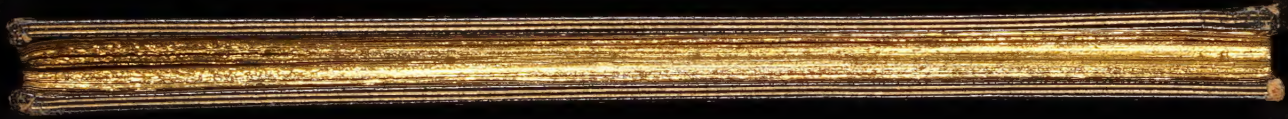
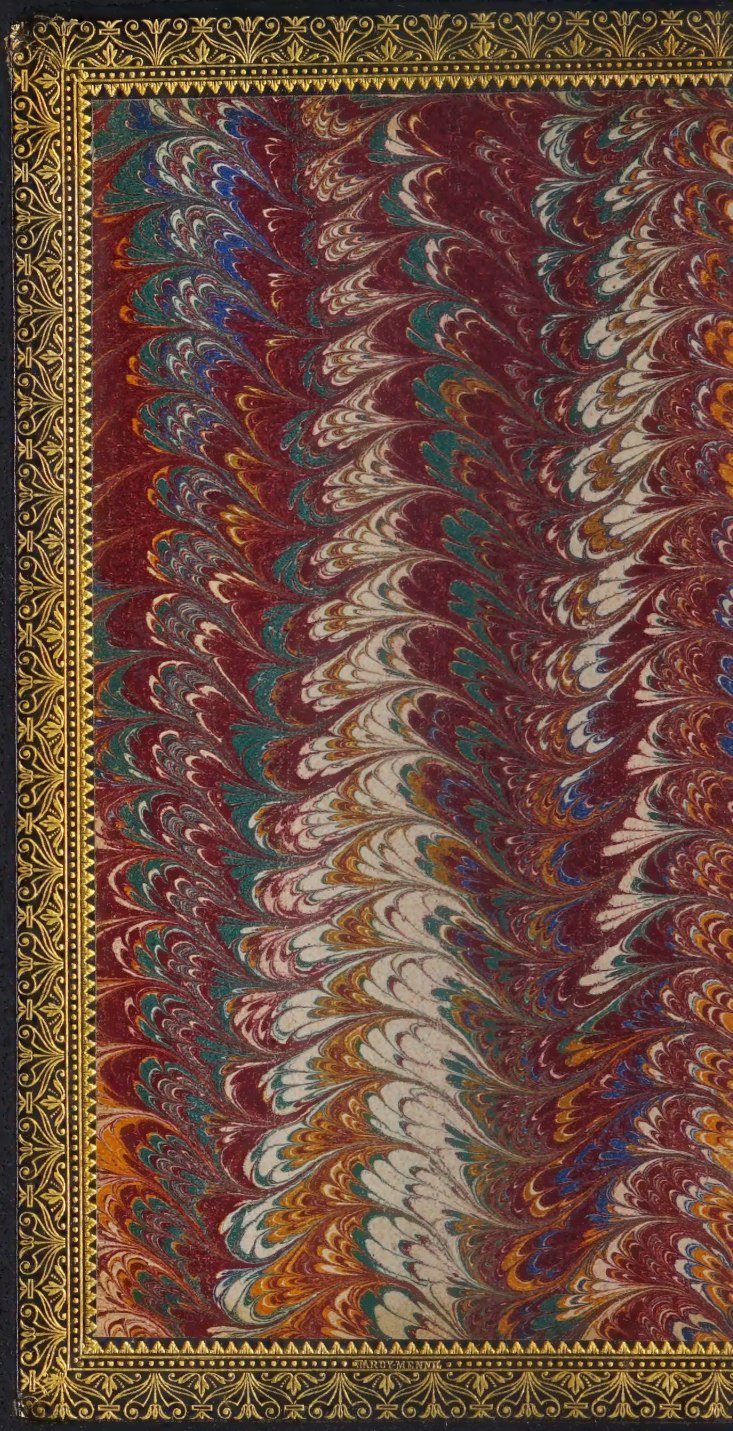
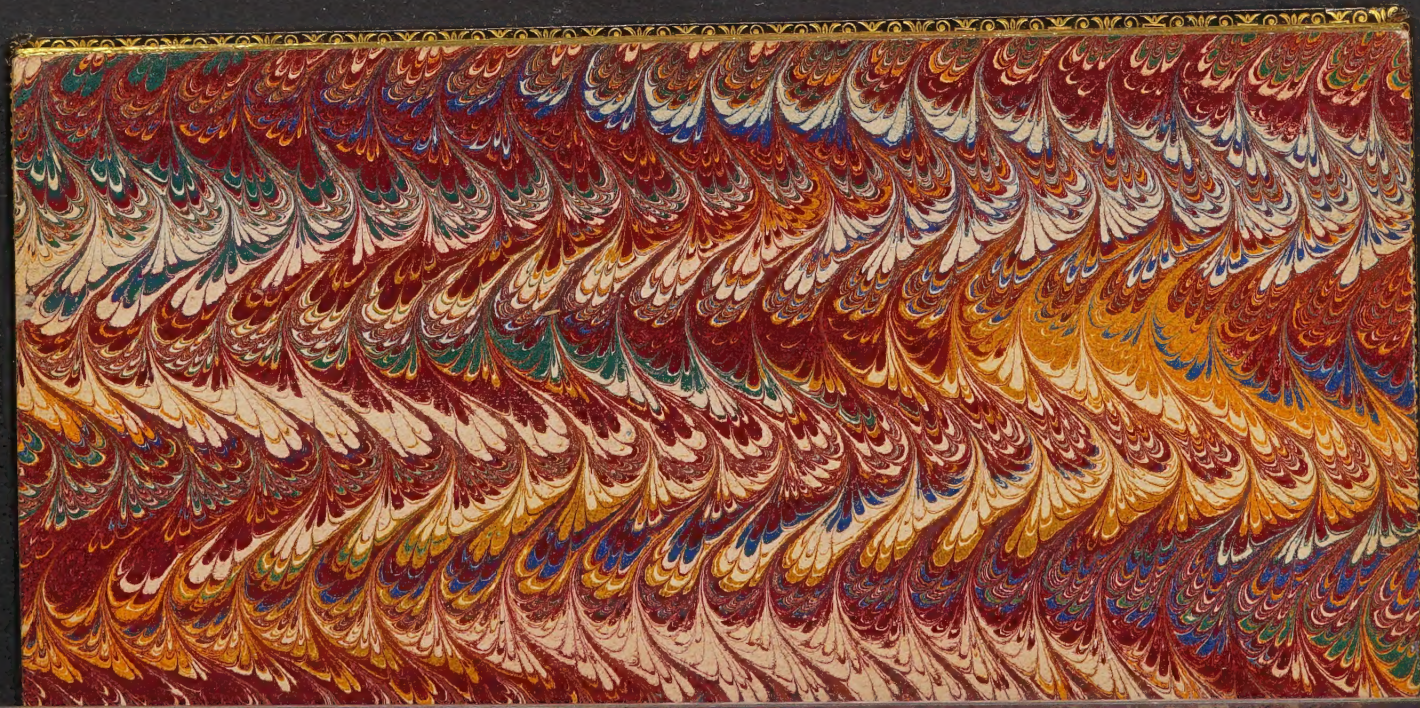
AGNES
PRINCESSE
DE
BOURGOGNE
COLOG.
1678







SMS
Stack 50

AGNES
PRINCESSE
DE
BOURGOGNE,
NOUVELLE.

A COLOGNE,

M. DC. LXXVIII.

AGNES
PRINCESSE DE
BOURGOGNE.

IL n'y a rien de si doux, ny qui flatte plus l'esprit humain, que l'independance & le plaisir ou la gloire de commander ; pour cela il n'y a rien qu'on ne sacrifie & qu'on ne foule aux pieds : s'il faut estre injuste, c'est pour regner qu'il le faut estre. Cette parole si execrable, cette parole que le premier des Cesars eut si souvent à la bouche, trouva des oreilles qui l'écouterent, sous le mal-heureux Regne de Charles VI. Des Princes du Sang qui ne pensoient qu'à s'elever, profiterent de la maladie de

cét infortuné Monarque, & firent ſentir à la France tout ce que les Guerres Civiles ont & de fureur & de violence. Les Princes de la Maiſon de Bourgogne & de Bourbon furent les Autheurs de tous les deſaſtres qui firent gemir l'eſtat pendant ſi long-temps : on trama diverſes conſpirations de part & d'autre, on forma pluſieurs Cabales, & châcun tâcha d'engager dans ſon party les premiers du Royaume, pour ſatisfaire à l'aveugle ambition de gouverner en chef la Monarchie. Paris qui eſtoit attaché tantoſt aux intereſts des Princes de Bourbon, tantoſt à ceux des Princes de Bourgogne, ſe declara enfin tout ouvertement pour la Maiſon de Bourbon. On prit d'abord des meſures pour chaſſer les plus ſignalez du party de Bourgogne, & l'abſence du Duc qui eſtoit à Dijon, fit qu'on gagna bien-toſt la populace, qui ſe mit ſous les armes. Les Chefs du party contraire voyant que tout eſtoit ſuſpect, que la fureur regnoit au dedans, ne penſerent plus qu'à ſe reti-

rer ; Agnes fille, qui charmoit les yeux de tous, & par ſa beauté & par ſon eſprit ; la belle Agnes, dis-je, fille du Duc de Bourgogne, qui ſe trouva engagée dans ces deſordres, fut obligée à prendre la fuite, pour ne pas eſtre exposée aux inſultes des ennemis de ſon pere : la crainte de quelque ſurpriſe la fit traveſtir, elle partit de Paris ſans train, ſans équipage, & ne voulut avoir avec elle qu'une Dame de condition nommée Dorante, & trois de ſes domeſtiques, qui l'accompagnerent juſqu'à Dijon.

Suivant la coûtume elle venoit à Cheval, & comme ſa delicateſſe n'eſtoit pas à l'épreuve d'un voyage ſi difficile, elle fut extremement fatiguée à la ſeconde journée. Ayant mis pied à terre pour prendre du repos avec quelques rafraîchiſſements dans une Hôtelerie, elle eſtoit reſoluë de continuer enſuitte ſon chemin, ſans autre eſcorte que celle qu'elle avoit amenée. Cependant la fortune luy preparoit une compagnie plus digne d'elle, & quoyqu'elle s'attendit le

moins à ce qui devoit luy arriver, un Chevalier ſuivi de trois perſonnes, décendit dans la même Hôtellerie.

Cependant comme la Princeſſe eſtoit d'une humeur fort enjoüée, & qu'elle avoit veu arriver un Bourgeois de Paris qui en eſtoit party aprés elle, comme elle avoit oüy, elle le fit approcher, & prit un grand plaiſir à le faire parler, parce que cét homme qui ne la connoiſſoit pas, luy diſoit avec naifveté les veritables ſentimens que le peuple avoit de tous les Grands de ce temps, & c'eſt dont rarement les Princes ſont inſtruits par ceux qui les approchent. Celuy-cy n'épargnoit point la Reyne Iſabeau de Baviere, Mere denaturée, & qui bien éloignée des mœurs de la grande Reyne, qui nous a ſi heureuſement gouvernez pendant ſa Regence, fit injuſtement deſheriter ſon propre fils, pour ſatisfaire à ſon reſſentiment. Il n'épargnoit point le Roy, ny l'ambition des Princes, qui par des differens motifs joüerent leurs roles dans les ſanglantes tragedies qui rendirent ce

Siecle si funeste. Il ne pardonnoit point aussi ny l'avarice ou l'insolence des Ministres, qui pour contenter leur passion, s'oublioient si facilement de leurs veritables interests. Il estoit sur le Chapitre de son Pere le Duc de Bourgogne, quand le nouvel Hôte ce Chevalier, qui estoit arrivé depuis quelques heures, aprés l'avoir salüé tres-civilement, s'approcha pour estre de la conversation.

Comme ce Chevalier doit faire quasi tout le sujet de l'Histoire, il est bon de le faire connoître. Charles Comte de Clermont qui venoit de donner des preuves invincibles de sa valeur & de son courage à toute l'Europe dans la Hongrie, où les Turcs faisoient des ravages épouvantables, Charles, dis-je, est celuy qui vient d'entrer en conference avec la Princesse Agnes. Le zele contre les ennemis de la Foy, qui est naturel aux François, avoit inspiré à ce jeune Prince de secourir la Hongrie, que les Ottomans attaquoient avec toutes leurs forces; mais comme les Barba-

res furent obligez de faire la paix, & que l'on commençoit à respirer un air plus doux en ce païs, toute la Noblesse Françoise qui avoit suivy le Comte de Clermont, ne pensa qu'à se retirer, soit que ce fust pour recevoir les acclamations de tout le monde, ou pour remedier aux Guerres Civiles qui de toutes parts déchiroient le Royaume. La même crainte qui avoit obligé la belle Agnes de se travestir, obligea le Comte de Clermont à en faire de même ; s'estant separé de la Noblesse sur les frontieres, il traversa tout le Duché de Bourgogne avec un train & un équipage peu sortable à sa qualité.

Le hazard joignit donc ces deux Ames si bien faites, & apres plusieurs raisonnemens que le Bourgeois leur fit des affaires presentes, le Chevalier commença à entretenir la belle Agnes à la maniere des étrangers ; mais celuy qui avoit si bien resisté à tout l'Empire des Ottomans, fut bien-tôt obligé de ceder aux attraits de la charmante Princesse. Le portrait de

ſa beauté vous fera voir s'il y avoit de la foibleſſe dans ce jeune Comte, & s'il eſtoit poſſible qu'un Prince bien fait, à la fleur de ſon âge, fuſt inſenſible aux appas d'une Princeſſe de quinze ans, en laquelle le Ciel ſembloit avoir uny tous les aggréemens du corps & de l'eſprit ; non point de ceux qui ne font que frapper les ſens, qui ne plaiſent que pendant certains momens, & déplaiſent incontinent aprés ; plus on la regardoit, plus on la deſiroit, plus on l'admiroit plus on la vouloit admirer ; outre que ſa taille eſtoit tres-avantageuſe, elle avoit cét air noble qui a coûtume de plaire aux grandes ames, qui n'eſt point affecté, & qu'on appelle François. Jamais on ne vid un naturel ny plus libre ny plus modeſte, un viſage ny plus enjoüé ny plus ſerieux : adjoûtez à toutes ces belles qualitez l'adreſſe, la ſubtilité, la grandeur de courage que le Ciel donne ordinairemét à ceux qu'il deſtine pour le thróne.

La premiere entreveuë de ces illuſtres Hôtes ne permet pas de vous

representer encore rien de passionné, le commencement de leur entretien fut de diverses choses fort indifferentes. La belle Agnes demanda au Comte par quel hazard il se trouvoit dans ce païs, il répondit qu'il venoit de Hongrie, où il avoit accompagné le Comte de Clermont, qui s'avançoit à petites ournées, que pour luy il avoit pris le devant, pour advertir la Cour de l'heureux retour de ce Prince & de toute la Noblesse Françoise, que les chaleurs du jour l'avoient obligé à décendre dans ce logis pour y prendre un peu de repos : il adjoûta qu'il estoit le plus fortuné des hommes, d'avoir trouvé une Dame aussi-bien faite qu'elle l'estoit, & qu'il esperoit qu'elle luy accorderoit cette faveur de l'accompagner jusqu'au terme de son voyage : la Princesse ayant reparty à toutes ses civilitez obligeantes ; le souvenir de ses mal-heurs luy fit pousser un profond soûpir, qui donna occasion au Chevalier de luy demander la cause de son chagrin, si ç'avoit esté quel-

que Ame infidelle qui l'eût trahie, qu'il avoit une épée & un bras pour la venger, qu'il perdroit la vie ou qu'il auroit celle de ce perfide. Ces mots de tendreſſe commencerent à toucher la fierté d'Agnes, & connoiſſant qu'il avoit l'ame veritablement noble, elle luy dit que c'eſtoit la mort d'un de ſes parens qu'elle regrettoit, & que c'eſtoit pour ce ſujet qu'elle s'en alloit à Dijon. Le Comte eſſaya de la conſoler & de la divertir le mieux qu'il luy fut poſſible. La Princeſſe avoit feint cette mort, parce qu'effectivement elle eſtoit en dueil pour la mort du Dauphin de France, frere aîné du Roy Charles VII. Mais comme ce n'eſtoit qu'une douleur feinte, il ne luy fut pas difficile de diſſiper tout ce petit nuage, qui ſembloit donner quelque atteinte à ſon cœur inquiet.

La converſation qui avoit déja eſté aſſez longue, fut interrompuë par un des ſerviteurs du logis, qui avertit la Princeſſe que le ſouper eſtoit prêt. Nôtre Chevalier luy donna la main pour la conduire dans une

sale haute où l'on avoit preparé sa table. Il ne peut pas s'empécher de luy faire mille galanteries, & aprés avoir avoüé dans luy-même qu'il n'y avoit personne de plus aymable, il ne peut pas tellement dissimuler qu'il ne fist paroître sa passion, & la Princesse qui s'en estoit apperceuë, regarda d'abord cette aventure comme un incident fort propre à embellir le Roman de son voyage; quelque jugement neanmoins qu'elle fist des troubles qu'elle avoit veu̇, le Comte qui se croyoit seul deguisé dans cette conjoncture, ne differa point de luy faire la declaration de son amour, & aprés avoir protesté qu'il ne seroit jamais plus heureux qu'en suivant par tout une si charmãte beauté, il se retira. Chãcun s'applaudissoit en soy-même, la Princesse d'avoir fait une conqueste, & le Comte d'avoir trouvé l'occasion d'aymer un bel objet.

L'Amour le subtil Amour qui se glisse dans le cœur des Amans sans qu'on s'en apperçoive, fit d'étranges desordres

desordres dans l'esprit du Comte de Clermont ; il se resolut d'interrompre son voyage de Paris, & de suivre par tout cette Princesse.

Les Gens de ces deux Hôtes ne manquerent pas de s'informer exactement de la qualité & du dessein de l'un & de l'autre de leurs Maîtres ; mais ils avoient donné de si bons ordres, qu'ils ne peurent jamais rien apprendre de positif. Ceux de la Princesse luy rapporterent que ce Chevalier estoit un Gentil-homme de Berry, qu'il estoit fils du sieur d'Aronte, qu'il portoit ce même nom, & pour ses affaires & son voyage, ils n'apprirent que ce que ce Comte avoit avoüé auparavant à la Princesse. Les Gens du Chevalier dirent aussi que cette Dame estoit de Normandie, & qu'elle alloit recueillir une succession d'un sien frere mort au service du Duc de Bourgogne ; mais le lendemain nôtre Chevalier ayant fait sa Cour à la Princesse, & s'estant mis en chemin avec elle pour Dijon, il reconnut le déguisement de cette Da-

me de Normandie ; car à mesure qu'il s'approchoit des Estats du Duc de Bourgogne, la simplicité que la belle Agnes affectoit hors des terres de son Pere, se changea en fierté, & cét amour apparemment tendre qui avoit fait cõcevoir au Comte de Clermont tant de belles esperances, se tourna quasi au desespoir ; car plus elle approchoit des Estats de son Pere, plus sa fierté croissoit, & plus en même temps l'esperance du Prince s'affoiblissoit : mais comme un cœur genereux ne se rend pas ny par le nombre, ny par la grandeur des difficultez, le Comte aussi voulut hazarder jusqu'au point ou de perdre ou de tout gagner. Agnes qui demeurant libre avoit fait un esclave de marque, voulut avoir le plaisir de voir jusques où ce nouvel Amant pousseroit ses desseins, & pour le tenir entre l'esperance & le desespoir, elle estoit tantost fiere, tantost agreable ; ses charmes nourrissoiẽt son esperance & sa fierté causoit son desespoir : ce cœur qui se voyoit balancé entre le bon-heur & le mal-heur

des Amoureux, rentrant dans luy-même, se faisoit la guerre; mais l'Amour detruisoit aprés les mesures que la raison luy conseilloit. Il se plaignoit de la rigueur du sort qui luy faisoit trouver tant de graces en une personne qu'il aymoit, & qui ne le vouloit pas aymer. La Princesse qui connoissoit aux traits du visage ceux du cœur, remarquoit toutes ses passions tantôt d'amour, tantôt de haine, elle dissimule tout & espere de joüer son rôle à Dijon. Le Prince ne perdit pourtant pas courage, sa qualité qui estoit égale à celle de cette Princesse, luy fit beaucoup esperer. Agnes qui jusques i y avoit caché sa qualité, & qui avoit même dit à Dorante, que le Galand seroit bien surpris, lors qu'il sçauroit qu'elle estoit fille de Bourgogne, fut elle-même bien surprise de voir que cette conjoncture impreveuë n'avoit point abbatu le cœur du Comte de Clermont. Aprés leur arrivée à Dijon, où l'on receut la Princesse avec des honneurs dûs à son merite, le Chevalier ne manqua pas

de luy faire sa Cour parmy toutes ces marques publiques de joye. Il la voyoit tous les jours & sa constance luy valut l'approbation de celle qu'il cherissoit, jusques là même qu'elle demanda de l'employ pour luy à son pere, qui le nomma Colonel de ses Gardes : elle-même voulut luy en faire les offres, & sçavoir ses sentimens, elle le retint dans sa Chambre, aprés avoir congedié le reste de ses Courtisans. Dorante fut témoin de ce charmant entretien. Elle luy demanda premierement ce qu'il pensoit de ce nouveau changement de fortune, où de simple Dame elle estoit devenuë Princesse. Le Comte luy répondit que tous les traits de son visage ne dementoient point cette qualité, qu'il ne l'avoit point pris pour ce qu'elle vouloit passer, qu'à son esprit il la trouvoit digne d'occuper le premier thrône du monde ; qu'il auroit fallu estre aveugle au dernier point, que de voir tant de beauté & tant de charmes dans une personne, & la prendre pour une errante ; mais qu'une seule

choſe l'avoit trompé, qui eſtoit ſa dureté, que lors qu'il l'avoit ſuivy il n'euſſe jamais pû s'imaginer que tant d'appas & tant de beauté ſe peuſſent rencontrer dans une perſonne bien faite avec tant de cruauté : mais c'eſt l'ordinaire des Dames, plus elles ſont belles, plus auſſi ſont-elles cruelles. La Princeſſe ne manqua pas de reparties pour ſatisfaire à la tendreſſe du Comte ; elle l'aſſeura qu'elle avoit penſé fort ſouvent à luy, & que la premiere faveur qu'elle avoit demandé à ſon pere eſtoit pour luy ; que la charge de Colonel des Gardes eſtoit vaquante & qu'on la luy reſervoit. Ces paroles firent naître dans le cœur du Prince cette tranquillité qu'il reſſentoit dans les premiers momens de cette amitié naiſſante, & comme cette charge n'eſtoit pas ſortable à ſa qualité, il la refuſa, en luy proteſtant que ſa tendreſſe, ſon affection & ſa fidelité, luy feroient des motifs plus puiſſants pour la ſervir, que l'honneur d'une charge de Colonel.

Quelques Ambaſſadeurs de Bavieviere qui venoient ſalüer cette Princeſſe, interrompirent cét entretien, & cette ſeparation fut quaſi un coup de foudre pour nôtre Prince ; mille differentes pensées luy vinrent en foule dans ſon eſprit : quelqu'unes calmoient les mouvemens de ſon cœur, mais l'amour faiſoit enſuite plus de trouble que jamais, & ce qui avoit eſté la cauſe de ſon repos, eſtoit apres celle de tous ſes deſordres.

Le lendemain le Comte de Clermont continua à faire ſa Cour, & la Princeſſe le voulut bien preſenter à ſon Pere, il en receut tout l'accueil que pouvoit eſperer un jeune Chevalier. Pour lors le Comte eſtoit toûjours inconnu à la Cour de Bourgogne, il paſſoit pour un Gentil-homme de Bearn de la Maiſon d'Aronte, & fut obligé d'accepter la charge qu'il avoit refuſé le jour auparavant. Il s'acquittoit avec une fidelité incroyable de l'employ qu'on luy avoit donné ; & ſon aſſiduité fit connoître à tout le monde que c'eſtoit ſon me-

rite qu'on avoit recompensé, & non pas une lache complaisance ; mais s'il estoit assidu à faire sa Cour au Duc, il l'estoit bien encore plus à l'égard de la Princesse, il la voyoit fort souvent, & elle commençoit à luy faire les yeux doux, lors qu'un Rival vint à la traverse.

Un Prince du Sang d'Angleterre que le mal-heur des Guerres Civiles avoit exilé, estoit un des plus beaux ornemens de la Cour de Bourgogne. L'Angleterre que la rebellion desoloit, se vid tout d'un coup armée contre elle-même. Le Roy éprouva tout ce que les Guerres ont de plus cruel, aprés avoir goûté toute la douceur des plaisirs & de l'oisiveté. Un Prince de la Maison d'Enclastre qui se plaignoit fort de ce que le present Roy, ou son Pere, avoient usurpé le Royaume sur luy, se servit de la chaleur de ces peuples revoltez, qui contraignirent par la plus grande de toutes les perfidies leur Roy de signer son Arrest, par lequel il estoit condamné à une prison honteuse à sa

Majesté. Un de ses proches prevoyant qu'il seroit enveloppé dans tous ces desordres, voulut se garentir de l'orage qui le menaçoit ; il partit pour Calais traversa la France incognu, & se refugia à la Cour de Dijon. Le Duc luy fit tous les accueils que meritoit un Prince. Il fit même son possible pour luy faire recouvrer ce que la mauvaise fortune luy avoit enlevé ; mais la puissance du nouveau Roy, qui croissoit de jour en jour par de nouveaux Partisans qui entroient dans ses interests, rendit les efforts de la Bourgogne vains & inutiles. Les divisions de la France luy donnerent occasion de se fortifier & d'adjoûter de nouvelles Provinces à celles qu'il avoit déja. Le Duc de Bourgogne qui avoit plus d'ambition que d'amitie, se contenta de voir déchirer ces deux Royaumes, & de donner le droit d'hospitalité au Duc de Clarence, c'estoit ainsi qu'il s'appelloit.

La nature luy avoit donné autant d'avantages de corps & d'esprit, qu'il

en falloit pour la perfection d'un Prince : il avoit l'esprit extrememcnt delicat, & malgré son mal-heur fort enjoüé ; sa taille estoit fort avantageuse, sa contenance fiere, & qui avoit la mine de former un bon dessein, & de le bien executer ; mais la fortune avoit ruiné tous ces projets, & l'avoit reduit à la necessité de mandier du secours dans une Cour étrangere ; & pour mieux reüssir, il luy prit envie de s'allier à la Maison de Bourgogne.

Le Duc avoit deux filles, la premiere qui avoit esté mariée au Dauphin de France, & l'autre estoit cette Princesse dont je parle : ce fut à celle-cy qu'il fut obligé de s'addresser Ainsi soit que ce motif l'y contraignit, soit qu'en effet il fût épris des beautez de la Princesse ; comme il estoit fort facile, il n'épargnoit rien de tout ce qui le pouvoit rendre aymable. Il estoit en cela mal-heureux que la Princesse n'estoit pas assez persuadée de la tendresse de son amour quelque soin qu'il prît, & ce n'est

pas une petite infortune pour un cœur qui deſire de venir bien toſt à bout de ſes deſſeins, que de voir ſa Maîtreſſe douter ſi on l'ayme. Il faiſoit l'amour depuis long temps, mais la Princeſſe imputoit plutoſt ſa galanterie à la neceſſité de ſes affaires qu'à une forte inclination : il continuoit neantmoins avec conſtance, & il ne ſe rebutoit point. D'un autre côté la Princeſſe ne luy donnoit pas lieu de tourner cette paſſion en rage & en haine ; elle luy faiſoit toûjours connoître qu'elle dependoit de ſon Pere, & comme une ame genereuſe & bien née ne manque jamais de conſiderer un Prince, quoyqu'il ſoit devenu le jouët de la fortune, elle vivoit avec luy fort civilement. Le bruit de cét amour eſtoit ſi public, qu'il eût eſté bien difficile que le Comte de Clermont n'en eût appris quelque choſe : il eſtoit d'ailleurs ſi aſſidu chez la Princeſſe, qu'il eſtoit bien mal-aiſé qu'il n'y vid ſouvent ce Prince étranger, qui comme ſon Rival n'y avoit ſans doute pas moins d'affaires que

luy : mais quand il n'en auroit rien appris, il eſtoit impoſſible qu'il ne s'en apperceut dans cette conjoncture. Le Duc de Clarence avoit un Muſicien de ſon païs qui eſtoit en grande reputation, il l'amenoit ſouvent vers la Princeſſe, qui aymoit extremement la Muſique, & comme il ne chantoit ordinairement que des airs Italiens ou Anglois, la Princeſſe luy ayant témoigné le jour precedent qu'elle aymoit mieux les nôtres, il revint le lendemain, & voicy ces vers qui charmerent cette Princeſſe.

J'ay pour mes envieux
Les plus puiſſans des Dieux,
Où dois-je, helas! chercher quelque retraitte:
Bien loin de me ſauver,
Où je l'ay crû trouver,
Helas! j'y trouve ma deffaite.

Ces Dieux ont conteſté
Long-temps ma liberté,
Sans que l'on vit où panchoit la victoire;

Mars enfin m'a laiſſé
L'Amour m'a fort preſſé ;
Mais vos beaux yeux en ont la
gloire.

Mais en vain de la mort
Et des rigueurs du ſort,
I'ay ſauvé ma franchiſe & ma vie :
Ce qui m'eſtoit reſté,
Malgré leur cruauté,
Vous me l'oſtez belle Silvie.

Ha ! malgré leurs rigueurs,
Au moins dans mes mal-heurs
I'avois toûjours conſervé l'eſperance,
Cependant je la perds,
Depuis que je vous ſers ;
Eſt-ce le prix de ma conſtance ?

Le Comte de Clermont eſtoit preſent à cette galanterie, & il en pouvoit facilement comprendre le ſujet ; car l'Hiſtoire de ſon Rival eſtoit trop viſiblement décrite dans ces Vers. La bonne mine du Prince étranger pouvoit l'inquieter, quoy qu'il ne fuſt pas en un eſtat fort digne

digne d'envie : il pouvoit arriver des revolutions en un païs qui eſt ſi ſujet aux grands changemens ; & d'ailleurs la Princeſſe eſtoit ſi genereuſe que la mauvaiſe fortune de ſon Rival ne pouvoit pas l'aſſeurer tout à fait. Ainſi il eſtoit fort aiſe d'apprendre par cette galanterie qu'il n'eſtoit pas plus heureux que luy. Le Compte de Clermont eſtudioit diligemment toutes choſes, & il eſtoit vigilant comme un Rival qui n'eſt point aymé. Toutes ſes actions eſtoient ſi bien composées, tant de reſpect ſe mêloit à l'aſſiduité qu'il avoit aupres de la Princeſſe, qu'elle ne pouvoit point condamner ſon procedé: Mais ce n'eſtoit pas aſſez pour un homme qui aimoit ſi ardemment. La Cour de cette Princeſſe étoit fort divertiſſante. C'eſtoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus parfait à la ſuitte du Duc ſon Pere, les Comedies, les Bals & les Feſtins, les promenades, & tout ce qui peut compoſer les plus agreables paſſe-temps n'y manquoient point, ſelon la ſaiſon : Mais ce qu'il y avoit de plus

particulier, c'eſtoit que pendant un Carnaval, cinq ou ſix Dames de ſes meilleures amies s'y rendoient tous les ſoirs à l'entrée de la nuit, & elles joüoient à mille jeux differens qu'elles inventoient ſouvent, où la Princeſſe ſembloit s'attacher avec affection. Le Duc de Clarence y eſtoit fort aſſidu, tant parce que la Princeſſe ſembloit s'y plaire, que parce que la Compagnie ſe diviſant ſelon les loix de ces petits jeux ; on le mettoit plus ſouvent aupres de la Princeſſe qu'aucun autre pour le rapport de leurs Conditions. De cette maniere il avoit plus ſouvent occaſion de l'entretenir que dans tous les autres paſſe-temps. Ce qui ne plaiſoit point du tout au jeune Prince déguiſé. Quoy qu'il fût toûjours de ces jeux par la faveur de la Princeſſe, il eſtoit neanmoins obligé, pour ne ſe pas découvrir, de ceder beaucoup de choſes ; Mais pour le conſoler, comme il cherchoit toûjours quelque occaſion de luy addreſſer quelque parole douce, ſans qu'elle pût s'en offencer : Quelques jours

apres, il s'en preſentât une bien agreable & bien extraordinaire ; car comme par la faveur de la Princeſſe le Comte de Clermont eſtoit arrivé aux plus hautes dignitez de cette Cour, ſa bonne mine, ſon eſprit & ſa bonne grace luy ayant attiré l'amitié d'un chacun, il arriva que cõme la Princeſſe luy témoignoit publiquement aſſez de bien-veüillance, & luy parloit plus ſouvent qu'à aucun autre ; le Duc de Clerence crût qu'il n'y avoit perſonne plus propre à faire reüſſir ſon deſſein que luy ; ne pouvant s'imaginer qu'un homme de la condition dont il paroiſſoit eſtre, pût avoir d'autres penſées en cette Cour que celle d'y faire ſa fortune. La Princeſſe le luy avoit preſenté elle-meſme ; & depuis par l'opinion qu'il eut que c'eſtoit un homme dont il pouvoit tirer quelque ſervice, (choſe qui fait agir les grands Princes auſſi bien que les particuliers) il n'y avoit ſorte de careſſe qu'il ne luy fit ; un jour dans une promenade qu'ils faiſoient à cheval, l'ayant écarté de ſa troupe pour quelque temps, il ſe mit

à luy faire cent amitiés, redoubla ſes careſſes & les promeſſes qu'il luy avoit faites de luy donner des marques de ſa bien-veüillance, ſi jamais la fortune luy eſtoit favorable. En ſuitte il luy parle de ſes eſperances, luy communique ſes projets pour ſon rétabliſſement, & luy donne enfin toute la part qu'il pouvoit luy donner en ſa confidence. Le Prince de Guiſe luy répondit avec le plus de ſoûmiſſion qu'il luy eſtoit poſſible; mais découvrant ainſi le but de tant d'honneſtetez, & que tout cela n'eſtoit que pour l'obliger d'entretenir quelquefois la Princeſſe en ſa faveur: Il ne pût s'empeſcher de ſe réjoüir en luy-meſme d'une ſi extraordinaire avanture, il luy répondit d'abord que ſon credit eſtoit fort mediocre auprés d'elle; & il luy dit qu'il eſtoit bien vray que cette Princeſſe ayant beaucoup de Generoſité, & ayant crû avoir occaſion de l'employer en ſa perſonne, elle luy avoit teſmoigné de la bien-veüillance; Mais que de croire qu'elle pût deferer quelque choſe à ſes conſeils dans l'â-

ge où il estoit, c'estoit une chose dont il ne pouvoit pas se vanter. Pour conclusion neanmoins il remercia ce Prince de l'honneur qu'il luy avoit fait de le juger capable de le servir en un si haut dessein, & il luy promit de ne laisser échaper aucune occasion de faire remarquer à la Princesse son merite & sa passion. Dés le jour mesme il en eut la commodité telle que le Duc de Clarence l'eust pû souhaiter pour luy mesme ; car il trouva la Princesse fort disposée pour l'écouter. Elle avoit passé la journée seule, & elle ne l'apperceut pas plustost qu'elle s'approchât de luy pour luy demander des nouvelles de la promenade du Duc de Clarence ; car elle sçavoit bien qu'ils estoient partys ensemble, parce qu'ils avoient passé à cheval devant son logis : Princesse, luy répondit-il, nostre promenade a esté telle, qu'il est aisé de se la figurer, par la beauté du jour que nous avons choisi ; mais vous pouvez encor juger de mon divertissement, par l'honneur que j'ay receu d'avoir presque toûjours entretenu le

Duc de Clarence, & d'avoir toûjours parlé du merite & de la beauté de la plus charmante Princeſſe qu'il y ait au monde. Voſtre divertiſſement a eſté mediocre, luy répondit-elle, ſi l'eloquence du Prince, & la beauté du jour ne vous en ont fourny un meilleur ſujet. Il a eſté tel, repliqua ce Prince, qu'il ne ſe paſſera jour de ma vie que je ne m'en ſouvienne: car enfin, jugez de la bonne fortune que j'y ay trouvée, puiſque je penſe y avoir rencontré une occaſion de vous dire, ſans vous offenſer, que vous ne voyez pas toutes les peines que vous faites ſouffrir; qu'il eſt impoſſible de vous voir, ſans mourir d'amour pour vous; & qu'il y a un malheureux qui n'attend que l'heure de la mort, pour s'eſtre trop temerairement exposé à vos divins regards. Ie ne ſçay pas, reprit la Princeſſe, qui n'entendoit que la moitié du ſens de ces paroles, & qu'il les attribuoit toute entiere au jeune Alonde, quelle extraordinaire avanture peut vous avoir donné lieu de croire que je dois ſouffrir des extra-

vagances en une saison plustost qu'en l'autre. Belle Princesse, repliqua-t'il, vos charmes ne sont sans doute pas si considerez dans leurs conquestes, qu'il faut que nous le soyons dans nos respects ; Et si tous objets peuvent en ressentir la puissance, je sçay fort bien que tous ne doivent pas avoir indifferemment la liberté de découvrir leurs blessures, & de s'en plaindre. Et pourquoy, dit la Princesse, en l'interrompant d'un ton un peu fier, croyez-vous plustost estre des derniers que toutes les personnes que je voy ? Iugez plus favorablement de mon Respect, repliqua-t'il, il faut qu'Aronde se taise pour luy ; mais Aronde ne peut-il point parler pour le Duc de Clarence? En mesme temps la Princesse qui ne comprenoit pas tout à fait ces paroles, voulut en avoir l'explication : Et sur ce sujet ce Prince luy raconta comme ce Duc l'avoit prié de l'entretenir de l'amour qu'il avoit pour elle; mais d'une façon si galante & si industrieuse, que la Princesse ne pût s'empescher de souffrir le recit qu'il luy en

fit ; quoy qu'il ne laiſſa pas de luy faire connoiſtre que ce Prince eſtoit ſi mal-heureux en toute choſe, que meſme en ſes amours, il s'eſtoit addreſſé à ſon Rival pour en faire ſon confident ; Adorable Princeſſe, luy dit-il, le Duc de Clarence, ayant beſoin d'un truchement pour vous dire qu'il vous ayme ne s'eſt pas mépris au choix qu'il en a fait, par la reſſemblance que cette Dame que j'ay ſi paſſionnément aymée pendant noſtre voyage, avoit l'honneur d'avoir avec vous. Perſonne ne peut mieux ſçavoir que moy la puiſſance de vos charmes, perſonne ne peut mieux dire combien il eſt mal-aiſé de s'en deffendre, & combien il eſt difficile de diminuer de la paſſion qu'on ne peut s'empeſcher de concevoir pour tout ce qui vous reſſemble. Enfin pour en revenir à ce que j'ay pris la liberté de vous dire, vous ne ſçauriez trouver mauvais que je me réjoüiſſe d'une avanture ſi extraordinaire, puis qu'au moins je vous puis apprendre, ſans vous offenſer, que le Duc de Clarence m'a comman-

dé de vous dire ces mots seulement: *Ie meurs pour vous trop aymer.* Ie vous assure qu'on ne vous a peut-estre jamais dit rien de plus veritable. L'Amant pour qui je parle est contraint de se servir de l'apparence d'un autre: Mais, belle Princesse, la chose du monde la plus souhaitable en amour, & la plus difficile à obtenir, est de pouvoir bien dire à son gré, combien l'on ayme & combien on a de peine quand on ne sçauroit l'exprimer. La Princesse avec toute sa fierté ne peut s'empescher d'admirer l'addresse, & l'esprit du faux Aronde; mais estant fort remplie de la grandeur de sa naissance, toutes les qualitez qu'elle aymoit en ce Chevalier, ne faisoit point d'effort sur son inclination, tantost pour n'avoir pas lieu de s'offenser contre luy, elle feignoit de ne rien comprendre aux discours qu'il luy tenoit de cette nature: Quelquefois elle luy en faisoit une douce guerre d'un ton toûjours railleur, pour luy faire connoistre qu'elle n'en vouloit rien croire: mais il n'osoit pas s'émanciper

davantage, ce qui luy donnoit de cruelles gênes. Il n'oublioit rien pourtant de tout ce qui pouvoit ſervir à ces fins ; & il ſe conduiſoit toûjours dans ſa paſſion avec tant d'addreſſe qu'il ne faiſoit rien qui le pût contraindre de découvrir ſa condition, ny rien qui pût rendre la fable de la Cour cet Aronde dont il joüoit le perſonnage. Si la Princeſſe vantoit quelques vers, ou quelque lettre de galenterie pour eſtre bien faite, il ſçavoit toûiours quelque Sonnet, quelques Stances, ou quelque Poulet qui revenoit à ſon avanture ; ſoit que comme un Amant aſſez oiſif, il les fit luy-meſme, car il en eſtoit fort capable, n'ignorant rien de toutes les regles de la Poëſie, & ayant le gouſt fort excellent pour bien iuger & pour bien écrire ; ſoit qu'il en recitât de quelques Autheurs de la Cour de France, qui ſe rapportaſſent touſiours à ſa condition preſente. Le ſoir de ce meſme iour, la Princeſſe danſant aux Chanſons, & faiſant danſer avec elle les Dames, qui compoſoient le plus

souvent sa Cour,& autant d'hommes; comme il vint à son tour, tournant les yeux sur elle, il chanta ces vers, luy faisant assez comprendre par ses regards passionnez, & par ses paroles fort tendres que nulle autre qu'elle n'en avoit esté le suiet.

Ah que mes yeux sont contens,
Au moment qu'ils vous regardent!
Mais mon cœur en mesme temps,
Connoissant ce qu'ils hazardent,
Leur deffend de rechercher
Vn bien qui coûte si cher.

Toutes les nuits que l'amour
Le tourmente & le déchire,
Songeant aux plaisirs du jour;
N'ay-je pas raison de dire
Ah! mes yeux pourquoy chercher,
Vn bien qui coûte si cher.

Des vains & cruels desirs,
Des ennuis, des longues veilles,
Suivent de prés les plaisirs.
D'avoir veu tant de merveilles;
Sans cela qu'il seroit doux,
Philis, d'estre aupres de vous!

Vne autre fois au lieu de quelques vers qu'il luy avoit dits & qu'elle avoit trouvé à son gré ; comme elle les luy demanda, il luy donna ce Sonnet dans le temps qu'elle sortoit, afin que n'estant pas en un lieu où elle pût luy dire qu'il s'estoit mépris ; elle le lut & reconnut parfaitement l'état de son martyre,

Que je crains vostre veüe & que
je la souhaite,
Que j'y treuve pour moy de joye
& de tourmens,
Dans mes desirs cachez dans ma
crainte secrette,
Quand j'aproche de vous, Philis,
c'est en tremblant.

Je meurs quand je vous quitte,
& ma langue indiscrette,
Qui ne peut pres de vous cacher
mes sentimens,
De ma temerité trop fidele in-
terprete,

M'en

M'en fait apprehender les juſtes châtimens.

Je ſouffre avec plaiſir une peine infinie ;
Mais ſi de vos beaux yeux j'ayme la tyrannie ;
Si pour m'en affranchir je ne fais nul effort,
Comme vivre ſans voir l'objet de ſon martyre,
Le voir ſans ſoûpirer, ſoûpirer ſans le dire,
Ou le dire du moins ſans meriter la mort.

Toutes ces marques qu'il donnoit de ſon affection luy ſembloient trop legeres : & quoy qu'il fût dans la crainte d'eſtre banny d'un lieu où il faiſoit conſiſter toutes les delices de ſa vie, ou de perdre enfin cette familiarité qu'il avoit acquiſe par ſon déguiſement, & par un nom ſi éloigné du ſien, il ne pouvoit long-temps vi-

vre ſans ſe declarer davantage. Vn iour entrant dans la chambre de la Princeſſe, & trouvant ſes tablettes ſur une table voyant que perſonne ne le regardoit, tenté par la belle occaſion qu'il en avoit, il écrivit dedans ces paroles :

Que tes loix, Amour, ſont cruelles !
Que malheureux ſont ceux que tu peux enflammer,
Plus malheureux encore ceux qui te ſont fidelles ;
Mais qui peut vivre ſans aimer.

Helas ! c'eſt ce que l'on éprouve bien en vous voyant, ô trop aymable Princeſſe, mais quelles loix ſont plus cruelles que les voſtres ? On ne peut vous voir ſans rencontrer la mort, & cette mort que vous donnez indifferemment à tous devient encore un crime à celuy qui la ſouffre, s'il n'eſt digne de la ſouffrir. Cõme il achevoit d'écrire ces paroles, la Princeſſe ſortit de ſon

cabinet ; iamais homme ne fut plus confus que luy, car plein de respect comme un homme qui ayme veritablement, & s'appercevant qu'il avoit sans doute trop osé, il ne put souffrir les regards de la Princesse qui s'approcha aussi-tost qu'elle vit qu'il remettoit les tablettes sur la table pour luy demander ce qu'il en vouloit faire, & en mesme temps les ouvrant, elle ietta les yeux sur ces lignes : La confusion qui estoit sur le visage d'Aronde luy dõna encore plus de colere, qu'elle n'auroit peut-estre pas eu, s'il avoit tourné l'affaire comme il avoit de coûtume ; mais il ne pouvoit luy dire un seul mot, tant il estoit confus; & on n'eust iamais dit qu'il estoit ce brave Prince qui avoit signalé son courage en tant de Batailles, tant il estoit interdit à la veuë de cette Princesse, qui enfin ne pouvant plus retenir sa colere, luy parla de la sorte : Aronde si ie n'estois retenuë par quelque consideration qui procede de la bien-veüillance & de l'amitié que i'avois pour vous, ie vous defendrois

ma chambre & ma preſence pour toute voſtre vie, & ie vous rendrois le ridicule de toute la Cour ; mais prenez ces mots pour un ſage avertiſſement, & gueriſſez-vous de vos folies, ou apprehendez-en le ſupplice. Grande Princeſſe, repartit ce Prince, tout éperdu, apres ce que i'ay ſouffert pour ne vous pas déplaire depuis un ſi long temps, ie ſuis en eſtat de ne rien apprehender pour ma vie, pour mon honneur, ou pour mon repos ; mais voſtre colere eſt meſme redoutable à qui ne craint point la mort : il vouloit continuer & ſe iuſtifier ſur la violence de ſon amour, & ſur la longue contrainte où il vivoit, & ſe declarer peut-eſtre, s'il l'avoit veuë tant ſoit peu touchée de tant de preuves qu'il luy avoit donnée de ſon extreme paſſion ; mais elle ne luy donna pas le loiſir ; car l'interrompant d'abord, & repetant preſque les meſmes paroles qu'elle luy avoit dites, elle luy ferma la bouche, & le laiſſa preſque en meſme temps le plus confus & le plus interdit de tous les hommes,

depuis on peut dire qu'il ne fit plus que languir, son regard estoit si triste & son visage si pâle qu'il estoit en estat de faire pitié au plus insensible ; mais la compassion que la Princesse en avoit n'estoit pas pour luy servir de beaucoup : elle estimoit mille qualités qui estoient en luy, & elle voyoit avec regret qu'il ne se defaisoit pas d'une fantaisie qui estoit si éloignée des siennes. Sa sœur aisnée avoit esté mariée au d'Auphin qui estoit mort. Tous les Potentats de l'Europe qui pouvoient aspirer à l'alliance de la France jettoient les yeux sur elle ; car il n'y avoit point de Princesse alors dans un plus grand éclat tant à cause du grand pouvoir de la maison de Bourgongne que de la haute reputation où elle estoit, ainsi quand elle auroit eu compassion de la forte amour d'Aronde, cette compassion n'eût jamais esté de la maniere qu'un Amant eût pû la souhaiter, pour donner quelque repos à son esprit : car elle avoit l'ame fort éloignée de tout ce qui pouvoit tour-

ner à la galanterie, quoy que naturellement elle eût l'eſprit galant & bien fait : au reſte, elle eſtoit ſi retenuë, & d'un humeur ſi reſervé, & ſi glorieuſe que peut-eſtre elle auroit eu de l'inclination pour une perſonne faite comme Aronde qui n'en auroit jamais eu la moindre connoiſſance; il vivoit donc dans d'étranges irreſolutions, quelquefois il mettoit en balance s'il ſe devoit faire connoître ou non; Mais quoy diſoit-il en luy-même, il faudra que je doive à ma naiſſance & à ma qualité ce que ie meriterois par mon amour ſeul, & d'autre-fois comme le grand eſprit, l'extrême vertu & les charmes de cette Princeſſe luy faiſoit avoüer comme il ſeroit heureux s'il pouvoit l'épouſer, il n'eſtoit point tout-à-fait fâché de ſes rigueurs; la ſeverité & la vertu qui accompagne tant de graces, ſont des grands attraits en une femme pour les hommes mêmes qui les ſouhaittent les plus faciles, tout ce qu'il eût bien deſiré, eût eſté de ſçavoir qu'elle eût quelque inclination pour

ſa perſonne, & en cela l'eſtime qu'elle en faiſoit dans les vœux que cet Amant faiſoit, le Ciel voulut le conſoler : car il luy arriva un jour un rencontre où il ne s'attendoit point, qui n'ayda pas peu à le ſoulager dans la grande melancolie où il vivoit. Au Palais de la Princeſſe il y avoit un aſſez beau iardin qui eſtoit le divertiſſement de tous les gens de la Cour. Aronde y alloit ſouvent s'y divertir quand il ne pouvoit eſtre aupres d'elle : Car de ce lieu il voyoit toûiours les feneſtres de ſa chambre, & cette veuë flattoit ſes reveries. Vn ſoir que la nuit eſtoit dêja avancée, la croyant retirée, & voyant qu'il y avoit peu de monde qui pût l'entendre, hors ceux qui eſtoient dans la chambre de la Princeſſe, il ſe mit à chanter cet air.

Paiſible nuit dont la noire peinture
De tant d'Amants va caher les plaiſirs,
Haſte tes pas ! ha je ne t'en conjure
Que pour eacher mes pleurs & mes ſoûpirs.

Combien d'Amants, sombre nuit à
cette heure,
Trouvent par toy la fin de leur tour-
ment,
Et cependant je soûpire & je pleure,
Heureux encore si c'estoit librement!
Qu'un plus heureux un plus grand
bien pretende,
De son bon-heur je ne suis point jaloux:
Paisible nuit, helas je ne demande
Que le repos que tu donne à tous!

L'air de cette chanson estoit en vogue depuis peu, il estoit fort triste, & les paroles qui exprimoient bien au gré de ce Prince la contrainte où il luy faloit vivre, l'avoient obligé de le choisir plûtôt qu'aucun autre; il avoit la voix fort belle, & la Princesse y prêta l'oreille aussi-tôt qu'elle l'entendit, non qu'elle fût en sa chambre comme il le croyoit; mais elle estoit dans une allée de ce jardin même où elle prenoit le frais, parce que le jour avoit esté fort chaud. Il n'y avoit avec elle que Dorante, deux ou trois de ses femmes, & quelques gardes ou domestiques qui se tenoient

éloignez par reſpect ; la Princeſſe reconnut la voix d'Aronde, & quand il eût ceſſé de chanter, cet objet tourna inſenſiblement la converſation quelle avoit avec cette Dame ſur le ſujet de ce triſte Amant ; d'un autre côté croyant que la Princeſſe eſtoit couchée, parce qu'il ne voyoit que fort peu de lumiere dans ſa chambre comme ſi c'eut eſté celle qui s'y allume, apres que les perſonnes de ſa condition ſont couchées ; il ne pouvoit encore ſe retirer chez luy pour entretenir ſa réverie plus commodement, il prit une des allées de ce jardin, heureuſement ce fut celle où eſtoit la Princeſſe, & il n'eût pas fait cent pas, qu'il entrevit deux femmes qui marchoient devant luy, elles parloient enſemble, comme il le remarqua auſſi-tôt ; mais quand il eût eu plus de curioſité qu'il n'avoit, il n'euſt pû entendre ce qu'elles diſoient ; car elles parloient trop bas ; & ſans l'occaſion qu'elles luy en donnerent, il ne s'en fût peut-eſtre pas aviſé, elles marchoient lentement, & de peur de

les interrompre ne voulant pas passer devant elles si brusquement il passa de l'autre costé de la palissade à la premier ouverture qui se presenta devant luy : mais à peine eût-il fait quelque pas à côté d'elles que lassées de se promener, elles vinrent s'asseoir sur un siege qui estoit tout proche de cette palissade, & à l'endroit même où il estoit, de sorte qu'ayant moins de peur d'estre reconnu d'elles ou de passer pour indiscret il s'approcha le plus pres qu'il pût ; & enfin ayant reconnu la voix de la Princesse, il oüyt qu'elle disoit ces paroles. Non je n'ay jamais compris comme une personne de ma qualité peut s'abaisser à aymer un homme de mediocre naissance, vous voyés toute-fois, reprit cette Dame, qui estoit avec elle, & que le Comte de Clermont reconnut aussi-tost à la voix pour Dorante, que les siecles passez ne nous en fournissent que trop d'exemples. Crois-tu repliqua la Princesse qu'il faille ajoûter foy à tout ce que le valgaire grossier & ignorant debite insolemment ?

non je vois de si grandes contrarietez à toutes les opinions du peuple, sur quoy bien souvent les Histoires sont fondées, que j'estime que c'est mal juger des choses que de s'y laisser emporter. Ie vois tant de raisons pour me persuader qu'une grande Princesse ne doit rien aymer qui luy puisse faire honte, que je suis fort éloignée de croire qu'aucune tombe aysément dans ce defaut, quelque merite qui pût estre avec tant d'inégalité, il me semble que de n'estre pas né Prince est toûjours un reproche secret à l'amour d'une personne de mon rang, & l'on ne doit point trouver de defaut dans l'objet qu'on veut trouver digne de son affection; il est pourtant certain reprit Dorante que l'amour qui est aveugle ne se regle pas sur l'égalité; l'amour, repartit la Princesse, n'est aveugle que quand on le veut, quoy qu'il ne suive pas si precisement ces justes ressemblances de qualitez, comme celle de l'humeur & de l'esprit. Vne Princesse bien née ne s'abandonne pourtant guere à ces extraordinaires

passions sans quelque frenesie ; Mais il y a une chose qui me fait encore plus de peine que cela, & qui m'empesche davantage d'entrer dans ton sentiment, les hommes bien souvent n'ayment gueres sans esperance d'estre aymez ; & comment veux tu qu'une personne qui est si fort inferieure à une autre, qu'elle ne l'aborde qu'en tremblant, oze lever les yeux sur elle, & luy parler d'amour sans qu'elle luy en inspire l'audace ; & comment une personne de courage peut-elle se ravaller à cette bassesse, de se montrer douce & propice à qui n'auroit peut-estre jamais la pensée de la souhaiter telle ; Enfin comment t'imagines-tu qu'une personne qui se croit digne d'estre aymée des plus redoutables Princes puisse faire des avantages à un sujet ; à cela repondit cette Dame, j'aurois à vous repliquer, qu'il n'en va pas toûjours ainsi, qu'encore qu'il y ait une grande difference entre les Gentils hommes & leur Souverain pour le rang, & pour la grandeur, il y a beaucoup plus de rapport

port neanmoins pour les mœurs, pour l'esprit, pour la valeur, & enfin pour tout ce qui fait le merite des hommes, qu'il n'y a entre les Gentilshommes de qualité, & les Païsans, ou ces habitans des Villes qui n'ont rien que d'impertinent, & de grossier dans leur façon de vivre ; n'en voyons-nous pas tous les jours à qui il ne manque rien pour avoir toutes les qualitez requises pour se faire aymer, croyés-vous que si vous voulez écouter les soûpirs de tous ceux qui sont capables de ressentir la force de vos attraits vous fussiez obligée de faire des avances. N'en avez-vous pas un grand exemple en la personne de ce Gentil-homme François qui s'est attaché à vostre service avec tant de ferveur, il vit avec tout le respect qu'un homme comme luy peut rendre à une grande Princesse comme vous ; mais avec tout cela, quoy qu'il ne vous parle point de sa passion, en pouvez vous douter ? Celuy-là, reprit la Princesse, a commencé

à m'aymer par une avanture ſi bizare que ſon exemple ne doit pas eſtre allegué ; mon déguiſement luy donna la hardieſſe de me découvrir ſa paſſion, & le plus fort eſtant fait, il a crû peut-être que cela eſtoit beau de pouvoir faire l'Amant d'une perſonne de mon rang : & ayant eſté écouté par un caprice & par la neceſſité de feindre, il a crû qu'il n'avoit qu'à perſeverer qu'en tout cas il ne luy en arriveroit pas grand dommage ; Quoy qu'il en ſoit, il eſt encore une preuve de ce que je dis ; Il eſt auſſi bien fait qu'on le puiſſe eſtre de ſa perſonne il a autant d'eſprit que jamais homme en ait eu ; la guerre où il s'eſt genereuſement embarqué à ſon âge, & l'accez qu'il a eu aupres du Comte de Clermont qui eſt un Prince qui ne ſouffre point de lâche aupres de luy, nous doit bien faire juger de ſon courage ; je crois qu'il m'ayme encore & ce n'eſt pas une petite raiſon: Tu ſçais que je n'en ayme point d'autre : cependant je t'avoüe que quel-

que persuadé que je sois de son merite, & quoy que j'aye d'estime & de bienveillance pour luy, il ne me fait point changer d'opinion, je te diray plus ; il me faudra peut-estre aymer un Prince qui ne sera pas si aymable que luy, & je ne doute pas que je n'en vienne à bout. Ie te confesse pourtant afin que tu ne me reproche pas mon insensibilité, que i'aurois voulu que le Prince, que le Duc mon pere voudra me faire épouser eût tant de belles qualitez que luy. Aronde écouta tout ce discours attentivement, & si le commencement luy avoit donné de mortelles atteintes ces dernieres paroles furent un excellent remede aux peines qu'il souffroit ; Mais la bonne fortune qui l'avoit conduit en ce lieu ne vouloit pas qu'il en demeurât là, Dorante avoit écouté la Princesse attentivement, & elle estoit d'humeur fort gaye ; trouvant donc occasion de tourner cet entretient si serieux plus agreablement ; Encore est-ce quelque chose, reprit elle, que

vous rendiez cette juſtice au pauvre Aronde ; Pour moy ie vous avoüe qu'il m'a tout-à fait rangée de ſon party, ſans m'avoir fait ſa confidente, & que ſçavons-nous ? Peut-eſtre ſe trouvera-t'il que c'eſt quelque Empereur, ou quelque Monarque qui s'eſt deguiſé pour vous voir. L'autre jour je m'informois de luy à un Gentil-homme, qui diſoit eſtre de ſon païs, ſi ce que vos gens avoient appris des ſiens eſtoit veritable, & il me dit qu'il ne le connoiſſoit point du tout: Vous voyés cependant qu'aſſurément il eſt impoſſible que ſa naiſſance ſoit mediocre ; car il eſt trop bien né, vous voyés avec quel des-intereſſement il s'attache au ſervice de voſtre maiſon. Tu es bien folle, reprit la Princeſſe (en interrompant cette Dame) de te former ces chimeres en l'eſprit, ne voudrois-tu point que ſur l'apparence que tu trouve de ſa grandeur & de ſa puiſſance, j'allaſſe m'embarquer en une belle paſſion avec luy. A ces mots la Princeſſe ſe

leva ; mais cette Dame en la ſuivant & continuant dans cet entretien : Ie gage qu'avec toute vôtre ſageſſe, vous ne ſeriez point fâchée que cela fût. Quand je te l'avoüerois, ajoûta encore la Princeſſe, me trouverois-tu fort charmée de luy pour cela ? Non reprit cette Dame & quoy que ce ſouhait ne fit pas grand prejudice à voſtre vertu, ſi ce pauvre Amant le ſçavoit il ne laiſſeroit pas ſans doute d'en eſtre bien conſolé. A ces mots elles changerent de diſcours, & s'éloignerent ſi promptement que le Prince n'en pût rien entendre. Comme il eſtoit fort tard il ſe retira auſſi chez luy plus ſatisfait qu'il ne l'avoit jamais eſté ; Mais comme la joye a ſes tranſports & ſes inquietudes auſſi bien que la douleur, quoy qu'il ſe mit incontinent au lit, il ne s'endormit pas plus promptement qu'il n'avoit de coûtume quand ſon amour le tourmentoit le plus ; il ne balançoit pourtant plus, s'il ſe devoit découvrir ou non ; car ce qu'il avoit en-

tendu l'encourageoit tout-à-fait : il ne deliberoit plus que ſur la maniere & ſur le temps qu'il choiſiroit pour cela. Pour le dernier il conclud auſſi que ce devoit eſtre au pluſtoſt pour ſatisfaire à ſon impatience. Quant au premier, il mettoit toute ſon addreſſe & tout ſon eſprit pour tâcher que ce fût le plus gallamment & le plus noblement qu'il luy ſeroit poſſible. Enfin croyant bien qu'il en pourroit trouver quelque occaſion : Las d'eſtre agité de mille penſées qui luy paſſerent par l'eſprit, il s'endormit, apres avoir reſolu que ce ſeroit dés le jour ſuivant, ſçachant par l'experience de pluſieurs, qu'en amour non plus qu'en la guerre, les momens ne ſe doivent point perdre : Mais le lendemain à ſon réveil il apprit deux nouvelles tout-à-la fois qui le ſurprirent fort, ſçavoir que le Duc & la Princeſſe eſtoient party en grande diligence de Dijon ; le Duc pour Paris, la Princeſſe pour Bruxelles. Dans

Paris il y avoit eu du desordre, la Cabale de Bourgogne qui avoit eu le dessus rappelloit le Duc à la hâte. C'estoit ensuite de cette grande sedition où le Connétable d'Armagnac, le Chancellier de Marle, & les Principaux du party d'Orleans furent tuez avec un si grand massacre, qu'on n'épargna pas mesme les Evêques & les personnes Sacrées. Le Duc reçût cette nouvelle au soir mesme, & d'abord il resolut de s'y en aller en diligence; Mais avec cette nouvelle qui estoit si bonne pour luy, il en receut une autre qui estoit fort mauvaise, & que le Ciel sembloit luy envoyer pour luy montrer qu'il n'y a guere de contentement parfait dans toutes les choses qui dépendent de la fortune, & sur tout quand on ne fait des desseins justes. Il y avoit une Comtesse du Haynaut qui ayant épousé un Prince de la maison de Bourgogne, l'avoit quitté & s'estoit remariée au Duc de Clocestre frere

du Roy qui regnoit en Angleterre alors, & par ce double Mariage avoit remply le Haynaut de confusion. L'Anglois avoit fait une descente considerable à Calais qui estoit à luy dans ce temps-là. Le Duc de Bourgogne prenoit le party de son parent ; & par cette raison & par le voisinage du Haynaut les Villes de Flandre qui estoient du Domaine du Duc à cause de sa mere heritiere de cette Province estoient menacées de pareil desordre : D'ailleurs se trouvant fort oppresées d'imposts elles sembloient vouloir secoüer le joug, Bruxelles principalement ; Et à l'heure mesme que le Duc receut les nouvelles du tumulte de Paris, il receut un Courrier de quelques Habitans de cette Ville qui l'avertissoient qu'il estoit absolument necessaire qu'il y allât, que l'Anglois y avoit des grandes pratiques ; que le peuple avoit resolu de se donner à luy, s'il approchoit ; Et qu'enfin toutes sortes d'apparences

menaçoient ſon authorité : Le Duc ne pouvant ſe partager en deux, en un beſoin ſi preſſant creut qu'il ne pouvoit mieux faire que d'aller à Paris & d'envoyer le Prince Philippe ſon fils à Bruxelles pour repreſenter ſa perſonne : Et parce qu'il eſtoit encore fort jeune, d'envoyer auſſi la Princeſſe ſa fille avec luy pour le conſeiller & le faire agir, parce qu'elle eſtoit fort aymée de ce peuple. Et la premiere propoſition qu'il luy en fit, elle accepta cette commiſſion, l'aymant beaucoup mieux que de le ſuivre à Paris, dont le tumulte luy déplaiſoit. Le Duc qui n'avoit pas tant de bonté prit la route vers cette grande ville apres avoir fait partir ſon fils & ſa fille ; & apres avoir donné promptement tous les ordres neceſſaires pour la conſervation de ſes propres Eſtats. La Princeſſe eſtoit donc partie quand le Comte de Clermont s'éveilla ; mais en ayant bien-toſt appris le ſujet il ne tarda guere à ſuivre la route

qu'elle avoit priſe. Le Duc s'avançoit en grande diligence vers Paris, & la Princeſſe vers la Flandre. Le peril ne preſſoit pas moins à Bruxelles que l'occaſion qui appelloit ſon pere dans la capitale du Royaume. Les peuples de Flandres ſont fort inconſtants ; Celuy de Bruxelles apres s'eſtre ſi ouvertement declaré contre ſon Prince, redoutant la punition, & voyant l'Anglois ſi proche, ſembloit vouloir achever ſon entrepriſe ; Le Duc de Cloceſtre qui commandoit les Troupes d'Angleterre, & qui avoit ſes deſſeins, & ſçavoit que ceux de ſon frere eſtoient avertis de tout ; Il avoit ſourdement envoyé des gens dans Bruxelles qui avoient ſollicité le Bourgeois de s'armer ; mais ne s'eſtant pas contenté de cela ayant ſceu la marche de la Princeſſe il s'eſtoit avancé avec ſes troupes, & marchoit à la haſte vers cette ville deſerte ; & ſans une extreme diligence de la Princeſſe, il s'en rendoit

le maiſtre infailliblement. L'emotion eſtoit grande, les Conjurez qui voyoient les troupes ſi proche, & qui ſçavoient la marche de la Princeſſe ne vouloient point la recevoir, & ſe dépêchoient de finir leur entrepriſe; mais cette Princeſſe joignit à ſa diligence extrême tant de courage que tous leurs projets s'en allerent en fumée; non ſans mille dangers d'eſtre priſe par les chemins; car elle n'avoit avec elle que fort peu de troupes; elle paſſa à une lieuë ou deux de toutes les forces Angloiſes qui eſtoient au nombre de ſix ou ſept mille hommes; mais ce ne fut pas la ſeule difficulté; d'abord elle trouva les portes fermées, & il y eut d'aſſez inſolens pour luy dire qu'on ne les luy ouvriroit point; elle ne laiſſa pas de s'approcher hardiment, & montrant le Prince ſon frere cette populace commença à s'ébranler à ſa veuë, & un jeune ſoldat s'étant mis à la teſte de quelques-uns des meilleurs Bourgeois, ſurvenant

dans ce moment avec une troupe plus forte par la reſolution de ſon Chef que par le nombre, attaqua cette canaille ſi vivement, que l'écartant d'auprés de cette porte dont cette Princeſſe s'eſtoit approchée, elle fut toute étonnée qu'en un moment elle luy fut ouverte ; mais quel dût eſtre ſon étonnement lors qu'étant entrée, la premiere perſonne qu'elle apperceut fut le jeune Aronde, il eſtoit déguisé en ſimple Soldat, & c'eſtoit luy qui par ſon eloquence ayant animé cette petite troupe s'eſtoit mis à la teſte, & avoit de cette ſorte diſſipé cette grande ſedition. Ayant ſceu le deſſein de la Princeſſe, & prevoyant les longueurs de ſon voyage, il creut qu'il trouveroit pluſtoſt occaſion de ſe ſignaler en ſe jettant avant elle dans Bruxelles qu'en la ſuivant par les chemins. L'effet ſuivit ſon attente, il trouva la ville fort en deſordre, & enfin ne cherchant rien qu'une belle occaſion pour témoi-

gner

gner ſon courage, il l'eut telle qu'il la pouvoit ſouhaitter. La Princeſſe avoit veu qu'il eſtoit à la teſte de ceux qui luy ouvrirent les portes, & elle ſceut bien-toſt le grand ſervice qu'il luy avoit rendu : Car ces Bourgeois qu'il avoit animez le ſuivirent comme leur Chef, & ne luy déroboient point ſa gloire. Tous publioient hautement ſa reſolution, & la Princeſſe enfin acheva auſſi-toſt par ſa clemence & par les ordres qu'elle donna de remettre toutes choſes en paix. Le tumulte eſtant appaiſé elle fut conduite en une maiſon qui luy fut preparée. Aronde alla quitter les habits qu'il avoit eſté contraint de prendre pour entrer plus facilement dans la ville, & ſe rendit auſſi-toſt dans cette maiſon. La Princeſſe eſtoit alors dans le jardin, ſe trouvant obligée de prendre l'air pour ſe rafraîchir du grand travail de cette journée ; mais elle n'apperceut pas pluſtoſt Aronde qu'elle le fit approcher d'elle, &

ſe promenant avec luy ſeul, le remercia fort obligeamment de ce qu'il avoit fait pour ſon ſervice. C'eſtoit une trop belle occaſion pour luy dire que dans la paſſion qui le faiſoit agir il ne pouvoit pas faire moins; Ayant donc le deſſein qu'il avoit, il eſt aiſé de juger qu'il ne vouloit point attendre une autre conjoncture pour ſe découvrir à elle. Cette Princeſſe n'avoit avec elle que Dorante, & quelques-uns de ſes domeſtiques dans ce jardin; mais la voyant parler avec attachement à ce Chevalier qui luy avoit rendu un ſi grand ſervice, tous s'écartoient par reſpect; & de bonne fortune pour Aronde, cette Princeſſe ſuivant une allée arriva en un Cabinet qui eſtoit au bout tiſſu d'Arbres fort épais, de branches fort touffues; voyant donc la belle occaſion qu'il avoit & enhardy par les diſcours obligeans de la Princeſſe, il ne voulut point differer davantage à ſe faire connoiſtre, il ſe jette auſſi-

toſt à ſes pieds. La Princeſſe un peu ſurpriſe de ſon grand tranſport voulut s'en éloigner ; mais l'arreſtant par ſa juppe, belle Princeſſe, luy dit-il, ne vous eſtonnez point ſi c'eſt ainſi que je vous rends grace de l'honneur que vous me faites de vous contenter d'un ſi leger ſervice que celuy que j'ay eu le bon-heur de vous rendre aujourd'huy ; puiſque plus je vois de bonté en vous, plus je crains de vous avoir offencé, & plus je me ſens obligé de me jetter à vos genoux pour vous en demander pardon. Auſſi-toſt voyant que la Princeſſe ne luy pouvoit répondre tant elle eſtoit ſurpriſe de ſon tranſport & de ſes paroles : Oüy divine Princeſſe, continua-t'il, comment puis-je autrement répondre aux termes obligeans dont vous me flattez ; ſi je connois que ſans doute je vais jetter dans le precipice ce mal-heureux Aronde que vous avez élevé ſi fort au deſſus du merite de ſes ſervices. Ouy, Aron-

de eſt indigne de l'honneur que vous luy faites. Aronde eſt un impoſteur, qui merite peut-eſtre la mort ; mais depuis trop long-temps il dérobe au Comte de Clermont la gloire de vous ſervir. Aronde a merité la gloire d'eſtre attaché au ſervice du Duc voſtre pere ; mais que ferez-vous d'un mal-heureux Prince, qui ſans conſiderer l'engagement qu'il avoit dans des intereſts contraires aux voſtres a tout abandonné pour ſe venir ſacrifier pour voſtre gloire, & qui s'eſt ſi fort accouſtumé à voſtre ſervice qu'il ayme mieux y languir eternellement que d'avoir jamais la moindre penſée d'en ſortir. Prononcez donc, belle Princeſſe, prononcez ce qu'il faut que je devienne; ſoit que vous veüillez punir en moy l'impoſture d'Aronde, ou l'inimitié qui a eſté entre voſtre maiſon & la mienne, vous me voyez à vos pieds pour en recevoir l'arreſt avec aſſeurance que quel qu'il puiſſe eſtre je le recevray avec une profonde ſou-

miſſion, & avec une entiere reſignation pour toutes vos volontez. La Princeſſe ſe trouva ſi ſurpriſe de ce qu'elle venoit d'oüyr, qu'elle fut long-temps ſans pouvoir répondre: Mais enfin reprenant ſes eſprits autant qu'elle le pouvoit dans le trouble où ces paroles l'avoit reduite: Quoy, vous eſtes le Comte de Clermont, luy dit-elle? Ouy, Madame, je ſuis ce mal-heureux Prince qui arreſté par vos charmes n'ay pû retrouver ma liberté depuis le moment que j'eus l'honneur de vous voir. Le déguiſement qui me cachoit à voſtre condition alors, vous a bien deu faire connoiſtre que je n'adoroit que voſtre ſeule perſonne; mais je ne vous declare point ma naiſſance dans l'attente que i'ay d'un meilleur traittement; Ie ſerois mort pluſtoſt que de me découvrir, mon reſpect m'en auroit toûjours empêché, j'euſſe borné ma gloire à l'honneur de vous voir & de vous ſervir; & toute mal-heureuſe qu'eſtoit la

condition d'Aronde par la violence de ſes deſirs qu'il luy falloit étouffer, je l'aurois preferé à celle des plus puiſſants Monarques qui ſont contraints de vivre éloignez de vous: Ie croy, reprit cette Princeſſe un peu revenuë de ſon étonnement, & obligeant enfin ce Prince à ſe lever, qu'Aronde m'a aſſez bien connuë ſans que par une rigueur que vous jugerez peut-eſtre affectée, je m'efforce de vous faire connoître combien je ſuis peu capable de répondre à ce diſcours, je n'ay point merité un ſi extraordinaire effet d'amour, ny ce que je voy que vous avez entrepris pour moy. Ie ne vous deſavouë point pourtant que je ne me ſçaurois plaindre d'une rencontre ſi peu attenduë, puis que c'eſt elle qui au lieu d'un ennemy auſſi redoutable que vous me l'euſſiez eſté, ſans doute nous a acquis un parent ſi genereux. Les intereſts qui ont diviſé voſtre maiſon & la mienne, ſont ſi legers que ç'a eſté plû-

ſtoſt manque d'intelligence qu'une haine ouverte & causée par un grand mécontentement, mais à preſent que les intentions du Duc de Bourgogne mon pere vous ſont connuës, je ne ſçaurois croire que vous en jugiez comme nos ennemis. Le Prince ayant un ſi beau ſujet, ne manqua pas de s'en ſervir ; mais enfin la Princeſſe ſe voyant obligée de rejoindre le reſte de ſa troupe, il fut contraint de remettre une infinité d'offres & de proteſtations qu'il avoit conceuës, en une autre ſaiſon. Bien-toſt apres la Princeſſe alla à Paris, & il y vint auſſi : Le Duc de Bourgogne y eſtoit tout-puiſſant : D'ailleurs le Duc de Bourbon eſtoit priſonnier en Angleterre, ayant eſté pris à la bataille d'Azincourt, & du coſté de la Cour on ſe mettoit peu en peine de le retirer, ainſi ce fut encore une raiſon, qui outre celle de ſa paſſion, obligea le Comte de Clermont de traiter avec le Duc de Bourgogne. Bien-toſt apres

l'affaire de Bruxelles, le Roy d'Angleterre & luy appaiſerent leurs differens, le Comte de Clermont creut qu'il pourroit bien-toſt reüſſir à la délivrance de ſon pere, par l'entremiſe du Duc de Bourgogne, & il reſolut de s'en ſervir. Dés-lors il quitta tout-à-fait le party d'Orleans, voyant qu'il n'y avoit rien qui l'en pût détourner ny par l'honneur ny par raiſon : car il n'avoit point fait de traitté qui l'en empêchât. Il eſtoit en Hongrie quand le Duc de Bourbon s'eſtoit ligué avec la Maiſon d'Orleans, & le pere avoit eſté ſi ingrattement abandonné durant ſa priſon, que le fils pouvoit bien s'en ſeparer ſans offencer en rien ſa reputation. Auſſi-toſt donc par l'entremiſe de la Princeſſe, la Maiſon de Bougogne & celle de Bourbon en la perſonne de ce jeune Prince qui en eſtoit l'aiſné s'unirent, & bien-toſt le Duc de Bourgogne qui voyoit le notable intereſt que ce luy eſtoit de s'aſſurer un

Prince du rang, & de la reputation du Comte de Clermont entendit aux paroles d'alliance & de mariage qu'il luy fit porter : Cette choſe eſtoit aſſez dans les regles de la raiſon; le Prince eſtoit couſin germain du Roy, & il eſtoit l'aiſné de ſa Maiſon, laquelle quoy que plus éloignée de la Couronne que celle de Bourgogne, tenoit neanmoins un ſi grand rang en France, par la valeur, par le courage, & par les grands biens qui s'y conſervent toûjours que nulle de celles qui ſe trouverent plus proches de la ſucceſſion des Roys n'en pûrent jamais effacer l'éclat, quoy qu'alors il y eut une Maiſon d'Anjou, une de Berry, & une d'Alençon, qui outre celle de Bourgogne & d'Orleans eſtoient encore plus proches de la Couronne que celle de Bourbon. Ainſi toutes choſes ſe preparoient au contentement des Amans. Mais la fortune qui ſe plaiſt de traverſer les plus nobles affections ne pût ſouffrir qu'ils euſ-

ſent ſi peu de ſujet de reverer ſa puiſſance ; & ce fut au moment qu'ils ſembloient n'avoir rien à en redouter qu'elle prit plaiſir à ſe faire ſentir avec plus de rigueur. D'un autre coſté peut-eſtre que l'amour leur voulut apprendre une verité, que le Comte de Clermont ſembloit avoir toûjours ignoré, qu'il n'eſt point de Rival qui ne puiſſe devenir dangereux. Il avoit toûjours mépriſé le Duc de Clarence ; mais on peut quelquefois par ruſe ce qu'on ne peut pas par ſon merite ; & l'amour, la vengeance & le dépit s'uniſſans dans un eſprit, ne ſont que trop capables d'y faire naiſtre d'étranges penſées. Ce mal-heureux qui par le bruit des nopces du Comte de Clermont & de la Princeſſe de Bourgogne apprit enfin non ſeulement la ruine de ſes eſperances ; mais comme il s'étoit groſſierement trompé quand il prit le ieune Aronde pour ſon confident, ne pût s'empeſcher de croire que la Princeſſe & luy

n'auroient pas manqué de rire de ſa mal-heureuſe naïfveté ; & le iuſte reſſentiment de ſe voir mocqué, joint au déplaiſir de perdre tout, luy inſpira les plus extraordinaires reſolutions dont un Amant deſeſperé puiſſe eſtre capable : Il ne manquoit pas de courage pour former le genereux deſſein de perdre ſon ennemy ; mais ſa force n'eſtoit pas égale à ſon courage ; Il eſtoit trop mal-heureux pour avoir beaucoup d'amis, & il ne pouvoit tant ſoit peu choquer le Duc de Bourgogne qu'il ne ſe reduiſit à la derniere extremité, en s'oſtant l'unique appuy qu'il pouvoit eſperer au monde. Toute-fois, diſoit-il, que peut redouter un homme qui perd tout, quel plus grand mal-heur peut-il arriver à un Prince qui ſe voit méprisé ; & eſt-il une plus grande infortune pour un Amant que de voir ſa maiſtreſſe entre les bras d'un autre ; il eſtoit dans ces triſtes penſées, quand un confident qu'il avoit

entra dans ſa chambre où il eſtoit ſeul, cet homme avoit un grand empire ſur ſon eſprit, ce fut par ſes conſeils que voyant bien qu'il ne devoit en aucune maniere ſonger à la violence, il reſolut de ſe ſervir de la ruſe. Et enfin apres une longue deliberation, & apres avoir diſposé toutes choſes ſuivant les avis de ce confident ce Prince va trouver le Comte de Clermont, il le prie de trouver bon qu'il puiſſe l'entretenir ſeul dans ſon Cabinet; & ils n'y furent pas ſi toſt enfermez qu'il luy tint ce diſcours: Genereux Prince, luy dit-il, Aronde a trop reconnu la ſincerité du Duc de Clarence ſans que par un vain diſcours ie m'efforce auiourd'huy de vous faire connoiſtre ce que le Comte de Clermont en doit attendre. C'eſt avec cette meſme ſincerité que ie viens vous proteſter que perſonne au monde ne peut prendre une plus grande part aux proſperitez qui vous peuvent arriver que i'en prends,

ſi

ſi vous le voulez, à celle dont ie vous vois ſi proche, ne pouvant obtenir l'illuſtre Princeſſe qui vous eſt promiſe, ce me ſeroit une grande conſolation de la voir la femme d'un Prince pour qui j'euſſe autant d'eſtime que j'en ay pour vous; mais Seigneur, ſeriez-vous une perſonne à vous enrichir d'un bien d'un autre & quelques charmes que vous puiſſiez trouver en cette belle Princeſſe, l'honneur & la vertu en auroient-ils ſi peu pour vous, que vous vouluſſiez épouſer une perſonne qui ne peut vous aymer; apres l'engagement qu'elle a avec moy, il ne faut pas s'étonner ſi ce compliment ſi peu attendu ſurprit le Comte de Clermont; le commencement répondit ſi mal à la fin, & ce qu'il avoit crû juſques alors, eſtoit ſi éloigné d'une pareille propoſition qu'il laiſſa dire toutes ces paroles à ſon Rival ſans l'interrompre: Il luy paſſa bien par l'eſprit que ce pouvoit eſtre un artifice; il ſongea bien

que tout doit eſtre ſuſpect à un Amant deſeſperé, & la reputation de la Princeſſe ſe mélant à ces conſiderations, apres avoir repris ſes ſens, il ſe mocqua en luy meſme d'un ſi vain diſcours ; & ſe croiant aſſuré du contraire, pour voir enfin juſques où pourroit aller cette avanture, il répondit de cette ſorte : La generoſité eſt ſi ordinaire aux perſonnes de noſtre naiſſance, & j'en ay tant veu de marques dans toutes vos actions, que bien que la fortune nous aye faits Rivaux, je n'ay jamais penſé qu'elle nous dût faire Ennemis, preſumant par l'eſtime que vous avez toûjours témoignée pour la Princeſſe que vous penſiez bien qu'elle ne dépendoit que de ſon obeïſſance, & de la volonté de ſon Pere ; quand j'ay eſté aſſez heureux pour tourner l'une & l'autre de mon party, j'ay crû aiſement que vous verriez mon bon-heur, du moins ſans hayne, ſi ce ne pouvoit eſtre ſans déplaiſir ;

& dans cette pensée, je vous proteſte, que j'ajoûte une entiere creance au commencement de voſtre diſcours ; mais ne vous offenſez point ſi je vous avoüe ingenüement que je doute un peu de cet engagement dont vous vous vantez, & ſi ie vous declare qu'il n'eſt pas aiſé de trouver en moy beaucoup de credulité pour une choſe qui m'a toûjours paru aſſez éloignée. Seigneur, repartit ce Duc, l'artifice des femmes eſt grand, & ſi vous vous croiez bien aſſuré de la fidelité de voſtre Princeſſe, il ſe peut faire auſſi que ie vous feray voir qu'elle nous ayme tous deux, ou que peut-eſtre elle m'ayme mieux que vous : Vous pourriez m'en donner de telles marques, repliqua le Comte de Clermont, que ie ſerois obligé de vous croire ; mais auparavant c'eſt une choſe qui ne me peut entrer dans l'eſprit : Et bien, reprit le Prince Anglois, ne m'en croyez qu'apres que ie vous l'auray

fait voir ; mais avant que de m'obliger à en venir à un plus grand éclairciſſement, promettez moy deux choſes. La premiere, que ſi ie vous fais connoiſtre que i'ay les bonnes graces de la Princeſſe, vous ne ſongerez point à l'épouſer. Et la ſeconde, qu'en rompant voſtre mariage, vous ne me compromettrez point avec elle ou avec ſon pere. Vous voudrez tel pretexte qu'il vous plaira ; mais ie veux que vous me promettiez que vous direz ſi peu ce que ie vous feray voir que mon nom ne ſera point mêlé dans tout ce procedé : il m'eſt aiſé de vous promettre la premiere des choſes que vous me demandez, repliqua le Comte, & ſi vous me faites voir ce dont vous vous vantez, il ne m'eſt pas plus mal aiſé d'abandonner tout-à-fait la Princeſſe que de l'aymer, expliquez-vous donc en toute aſſeurance ; mais ſi ie découvre en vous le moindre artifice, croyez que rien au monde ne vous peut dérober à

ma iuſte colere : ie m'y ſoûmets volontiers , repartit le Duc ; mais eſt-ce aſſez pour m'en exempter , & pour vous obliger à me tenir voſtre parole que de vous faire voir que la Princeſſe ne m'eſt pas ſi cruelle que vous l'avez pensé ; qu'elle me permet de la voir ſecrettement quand il me plait , qu'elle m'écrit quand ie veux , & que ce ſoir encore vous me verrez ſi vous voulez entrer dans ſon appartement à une heure qui vous fera bien connoiſtre que j'ay par affection ce qu'elle ne vous accordera que par devoir , ſi malgré voſtre parole vous eſtes d'humeur à prendre pour femme une perſonne qui en ayme un autre comme vous le verrez. Quelque marque que le Comte de Clermont euſt de l'honneſteté de ſa maiſtreſſe, ſon Rival luy prononça ces paroles avec tant d'aſſeurance qu'il en fût eſtonné. Ce grand courage qu'il avoit fait voir intrepide au milieu des hazards , s'ébranla à cette triſte nouvelle ; &

le Duc prenant avantage du trouble où il le vit, acheva tout-à-fait de l'abattre par ſon diſcours qu'il pourſuivit de cette ſorte : Seigneur une habile femme, & un Amant diſcret peuvent tromper toute la Terre ; que m'importoit qu'on ſceût ſi i'eſtois aymé de la Princeſſe ou ſi ie ne l'eſtois pas, tant i'avois ſa poſſeſſion libre & toutes les aſſeurances de ſon affection qui me pouvoient contenter. Ayant trouvé en ma diſcretion toute la ſeureté qu'elle en pouvoit ſouhaiter, elle y a pris une entiere confiance. Tenez donc pour aſſeuré que rien au monde que mon infortune, & l'humeur violente de ſon pere, ne me la ravit. Si elle pouvoit ſans s'expoſer à mille perils, ſe faire compagne d'une fortune auſſi mal-heureuſe que la mienne, ie n'aurois pas recours au moyen dont ie me ſers, nos reſolutions euſſent eſté priſes avant que vous vous fiſſiez connoiſtre. Elle voit bien que ſans s'attirer le cour-

roux de ſon pere, elle ne peut luy oſter le fruit qu'il eſpere de voſtre alliance, & c'eſt ce qui l'oblige de vous faire le meilleur viſage qu'elle peut ; mais cependant pour vous faire connoiſtre les veritables ſentimens de ſon cœur : Reconnoiſſez ſon eſcriture, & liſez cette lettre ; A ces mots il tira une lettre de ſa poche, & apres l'avoir dépliée il la preſenta au Comte de Clermont : ce Prince jettant deſſus ſes yeux tous égarez de rage & de colere, il vit des caracteres qu'il ne pût reconnoiſtre, & ne pouvant croire ce qu'il voyoit, il leut enfin ces paroles :

Pourquoy, Prince, me voulez-vous faire plus mal-heureuſe que ie ne ſuis ? eſt-ce dans le peril qu'il faut abandonner ce qu'on ayme, & me

voulez-vous estre plus cruel que mes ennemis ? l'infidelité que ie vous fais est-elle volontaire pour meriter la vengeance que vous en voulez prendre ? estes-vous encore à sçavoir que les personnes de ma naissance sont rarement maistresses de leurs actions ; & quand ie me prepare au triste hymen où l'on me destine, n'est-ce pas assez des assurances que ie vous donne, que mon cœur ne s'assuiettit point à une si cruelle loy ? Cependant vous me voulez oster la vostre au moment que ie m'efforce de vous

faire connoiſtre que le mien n'a iamais eſté plus veritablement à vous ; Sont-ce les conſolations que ie devois attendre de l'amitié que ie vous ay témoignée. Revenez, Prince, revenez, & n'affligez point celle qui n'eſt mal-heureuſe que pour vous trop aymer, ie vous dois toutes choſes pour l'amour genereuſe que vous m'avez témoignée ; Mais que ne vous devray-ie point, ſi ie vous puis devoir voſtre cœur encore une fois ; car enfin ſans croire que vous me l'ayez oſté, ny que ie vous en aye donné le

ſuiet, ie veux bien recevoir comme une grace ce qui m'appartient legitimement, & vous recompenſer comme ſi vous n'aviez point du tort ſi toutesfois on peut donner davantage que toute ſon affection quand on l'a veritablement donnée.

A peine le Comte affligé au dernier point avoit achevé de lire cette lettre que ſon Rival luy en montra une ſeconde, & reprenant la parole tout orgueilleux du ſuccez de ſa fourberie : Vous ne me croyriez pas à cette ſeule marque, luy dit-il, peut-eſtre celle-cy eſt-elle ſuppoſée comme la precedente, examinez-la donc attentivement & n'en laiſſez pas échaper une ſeule parole que vous ne confrontiez avec les

lettres que vous en avez receuës ; car vous m'apprendrez peut-estre à voſtre tour ſi cette Princeſſe ne me trompe point auſſi bien que vous. Alors le Comte tout éperdu s'abandonnant à ſa mal heureuſe curioſité leut encore cette ſeconde lettre.

N'oſer voir ce qu'on ayme plus que ſa vie & ſans ceſſe eſtre perſecutée de ce qu'on haït plus que la mort ; n'eſt-ce pas aſſez pour rendre une perſonne mal-heureuſe ? que ſera-ce donc, d'eſtre obligée de témoigner de l'amour pour qui l'on n'a que de l'horreur, & de paroiſtre haïr la ſeule perſonne qu'on peut aymer ; c'eſt pourtant l'extremité où

ie me vois reduite, & si vous la pouviez comprendre, que vous me plaindriez bien plustost que de m'accuser. Toute-fois comme si i'estois criminelle pour estre mal-heureuse il faut encore que i'en porte la peine. Vous demandez des recompenses quand vos iniustes plaintes vous rendent digne de vostre mauvaise fortune qui ne m'afflige que pour l'amour de vous. Adieu, n'attendez ce soir que des reproches de vostre ingratitude, venez cependant, tout sera preparé à l'ordinaire; mais ne venez que pour voir la mi-

sere

ſere où ie ſuis, & pour apprendre par mon exemple ce que c'eſt que d'aymer ſi vous ne le ſçavez pas.

En eſt-ce aſſez, Prince, reprit le Duc de Clarence, auſſi-toſt que le Comte de Clermont eût achevé de lire cette ſeconde lettre; Eſt ce aſſez, & voulez-vous que ie vous en faſſe voir encore mille autres qui ne ſont pas moins convainquantes que celle là, non non, pour vous obliger à me tenir la parole que vous m'avez donnée, il vaut mieux que vous voyez ſi la Princeſſe me tient la ſienne, & il faut que vous voyez cette preparation dont elle me parle dans ſa lettre. Ie luy fais une infidelité horrible, mais apres y avoir bien ſongé i'ay crû qu'il valoit encore mieux avoir recours à vôtre diſcretion & à voſtre generoſité, que de vous expoſer tous trois à la plus cruelle

extremité où des perſonnes raiſonnables puiſſent eſtre reduites. Vous, Prince, en vous trouvant contraint de paſſer voſtre vie avec une perſonne qui ne vous peut aymer : Elle de ſe voir dans la meſme inquietude tant qu'elle vivra, & ayant de plus celle d'avoir autant d'amour pour moy que j'en ay pour elle ; & moy enfin de l'aymer plus que ma vie, d'en eſtre aymé, & de vous en voir poſſeſſeur ; à ces mots il offrit de faire voir au Comte de Clermont comme il eſtoit introduit dans l'appartement de la Princeſſe ; & comme il avoit ſi bien preparé toutes choſes que l'heure de ce faux rendez-vous approchoit, il luy demande s'il le vouloit ſuivre à l'inſtant meſme, & il luy propoſe de prendre avec luy qui il voudroit de ſes domeſtiques s'il avoit la moindre défiance, pourveu qu'il luy répondit de leur diſcretion : le Comte luy répondit qu'il iroit bien ſeul & qu'il ne ſoupçonnoit point de fourberie

dans un prince en qui il voyoit tant de ſincerité ; & ne ſe ſentant animé que contre la Princeſſe dont il ſe croyoit ſi indignement trahy, il ſuit ſon perfide Rival, l'ame remplie de tant d'ennuis, de ſi divers ſentimens & de tant de differens deſſeins qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Il ſçavoit bien de quelle ſorte le Palais où logeoit la Princeſſe eſtoit diſposé ; l'Hoſtel qui conſerve encore le nom de Bourgogne en compoſoit une partie, le reſte s'eſtendoit dans tout ce quartier qui en eſt voiſin, l'appartement qu'elle occupoit répondoit ſur une ruë aſſez deſerte : la nuit eſtoit dêja fort avancée, ainſi ces deux Princes ne furent pas long-temps proche de ce Palais, que d'une des feneſtres que le Comte de Clermont reconnut pour eſtre celle de la garde-robe de la Princeſſe, une femme qui y parut ayant répondu au ſignal du Duc de Clarence, luy laiſſa tomber une échelle de corde ; & cet artifi-

cieux Prince apres avoir fait renouveller à ſon Rival toutes les paroles qu'il luy avoit données d'eſtre ſecret, & de ne plus penſer à ſon mariage, monta en meſme temps, mais d'un vol ſi bruſque que le pauvre Prince qui le regardoit l'attribuant à l'impatience d'un Amant qui attend des recompenſes, ne fut pas moins perſuadé du bon-heur de ſon Rival par cette precipitation affectée, qu'il eſtoit par tant de preuves convainquantes. Il n'y a que ceux qui ont veritablement aymé, & qui ont ſenty de pareils déplaiſirs qui puiſſent imaginer ſa douleur, quel ennuis doit-ce eſtre de ſe voir ſur le point d'épouſer une perſonne qu'on croit pleine de vertus pour qui l'on a une forte paſſion ; & dans la poſſeſſion de laquelle la beauté, l'amour, & l'intereſt diſputent à l'envy, à qui fera trouver plus de bonheur, & tout d'un coup ſe trouver ſaiſi de tant d'horreur pour elle qu'on n'y peut ſonger ſans entrer

en fureur quel ſpectacle pour ce Prince de voir le bon-heur de ſon Rival, & qui peut concevoir toutes les triſtes plaintes que l'amour, la jalouſie, la rage luy mirent en la bouche, & tout cela par la malice deteſtable d'un Prince conſeillé par un homme artificieux; car enfin il n'eſtoit rien de tout ce que le Duc de Clarence luy avoit fait voir. Le Confident qui luy avoit conſeillé de ſe ſervir de la ruſe, eſtoit un homme qui en eſtoit tellement remply que ce fut luy-meſme qui contrefit les deux lettres que ſon maiſtre fit voir au Compte de Clermont, & il eſtoit ſi ſçavant en ce métier que la Princeſſe elle-meſme y auroit eſté trompée : ce ſignal auquel on avoit répondu à cette feneſtre qui s'eſtoit ouverte, & cette échelle qu'on avoit laiſsé tomber n'eſtoient que la meſme choſe. Depuis long-temps le Duc de Clarence avoit gagné une des femmes de la Princeſſe ; par dépit peut-eſtre de ce que le Comte

n'eût pas du soin de la gagner, ou par la force des presents de son Rival : cette mal-heureuse femme trahit de cette sorte sa Maistresse ; & tout le reste n'estoit qu'un effet de la jalousie d'un Amant mépriſé. Ce Duc mêchant & traistre demeura caché dans cette garde-robe tout le temps qu'il creut neceſſaire pour perſuader ſon bon-heur imaginaire à ſon Rival, & il en ſortit comme il y eſtoit entré trois heures apres ſans autre avantage que d'avoir rendu ſon ennemy le plus mal-heureux de tous les hommes : le Comte n'attendit pas tout ce temps pour s'en retourner chez luy, mais regarda comme le mal heur pourſuit une perſonne quand la fortune entreprend de le perſecuter ! Il ne fut pas ſi-toſt au palais, qu'au lieu du conſentement qu'il attendoit du Duc de Bourbon ſon pere pour ſon Mariage, il trouva un courrier qui venoit d'arriver d'Angleterre, & qui luy apportoit les nouvelles de ſa mort. C'eſtoit

un accident que ſa grande vieilleſſe & ſa captivité auroient bien pû cauſer. Comme il ſurvenoit dans une triſte conjoncture, & qu'il n'y avoit dans ce fâcheux accident que trop de conſiderations qui ſe mêloient à celle de ſa paſſion, ce dernier malheur n'eſtoit que trop ſuffiſant pour achever de l'accabler ; cette mort arrivant au lieu du conſentement qu'il attendoit, auroit pluſtoſt avancé ſon Mariage qu'elle ne l'eût differé. & ſon amour qui faiſoit cette triſte reflexion, s'en ſervoit encore pour l'affliger plus vivement. La rage le poſſedoit avec tant de violence que quand il ſongeoit à ſon mal-heur, il s'y abandonnoit entierement, & en eſtoit ſi cruellement poſſedé que de toutes les paſſions qui le maiſtriſoient, il croyoit ne ſentir que l'horreur & la haine qu'il avoit pour ſa Princeſſe. Car encore qu'il fût remply de jalouſie contre le Duc, cette haine & cette horreur luy deviennent ſi cheres qu'il croit eſtre

obligé à ſon Rival de les avoir fait naiſtre. Et comme dans les ſentimens où il eſtoit, il ne voyoit point de plus grand mal-heur ny de plus grande infamie que d'eſtre le mary de cette Princeſſe qui le jour d'auparavant faiſoit tous les delices dont il flattoit ſon eſperance, il ſe trouvoit ſi heureux d'eſtre hors de ce labyrinthe, qu'il regardoit moins le Duc de Clarence comme un homme envieux de ſon bien, que comme un amy veritable qui l'avoit retiré d'un abiſme où il s'alloit precipiter. Le plus grand ſujet de ſon déplaiſir eſtoit la parole qu'il avoit donnée de ne point faire rougir la Princeſſe en luy reprochant ſon impoſture : mais ce pauvre Prince ne reconnoiſſoit pas toutes les paſſions qu'elle ſentoit, & ſans doute le plus grand mal-heur qui luy arriva, par la mort de ſon pere, ce fut qu'elle l'empeſcha de s'éclaircir avec la Princeſſe comme il l'auroit fait, ſi cette mort eſtant incontinent

publiée, ne l'eut contraint le lendemain à recevoir les complimens que tout le monde luy devoit en une pareille conjoncture. Le Duc de Bourgogne fut celuy qui se crût obligé de faire voir avec plus d'empressement la part qu'il prenoit dêja en tous ses interests ; Ce fut la premiere visite qu'il receut ; les promesses mutuelles qu'ils s'estoient faites, & l'alliance qu'ils avoient resoluë luy mirent dans la bouche toutes les paroles qu'il jugea les plus capables de faire voir au Comte la sincerité de leur reconciliation la part qu'il prenoit de la perte qu'il venoit de faire; mais il fut bien estonné quand ce Prince ayant fait retirer tout le monde répondit à ses civilitez de cette sorte : Seigneur je reçois avec toute la reconnoissance que vous pouvez souhaiter la part que vous me faites l'honneur de prendre en mon déplaisir. Ie n'ay pas moins attendu de la generosité d'un homme de vostre condition & de l'amitié que vous

m'avez fait l'honneur de me promettre ; & je vous proteſte auſſi que rien au monde n'eſt capable de me ſeparer de vos intereſts ; l'auray toute ma vie pour voſtre perſonne une ſoûmiſſion qui vous fera connoiſtre avec combien de paſſion j'ay ſouhaité l'honneur de voſtre alliance : mais puiſque enfin je n'y puis plus penſer, ne vous offenſez point ſi je vous rends la parole que vous m'avez donnée, de conſentir à mon Mariage avec la Princeſſe voſtre fille : le Duc qui fut ſurpris de ces termes comme on ſe le peut imaginer, luy demanda avec dédain ſi c'eſtoit le nouveau titre de Duc de Bourbon qui luy venoit par la mort de ſon pere qui le dégoutoit de ſon alliance ; & croyant pouvoir repouſſer le mépris par le mépris, & luy dire pluſieurs choſes que le Comte n'auroit pas ſouffert en une autre ſaiſon ; mais ce Prince ſe faiſant un grand effort ſur luy-meſme pour faire voir une moderation qui perſua-

da qu'il avoit raiſon de mépriſer la Princeſſe, reprit ſon diſcours avec tant de force qu'ayant fait voir au Duc avec combien de ſoins & de paſſions il avoit recherché ſon alliance tant qu'il avoit crû le pouvoir faire avec honneur, qu'enfin il luy perſuada qu'il ne le pouvoit plus, & que ce n'eſt ny caprice ny intereſt qui l'en faiſoit deſiſter, Seigneut, luy dit il en peu de mots, ne m'obligez pas à vous dire rien qui puiſſe vous déplaire:tant que j'ay pû aymer la Princeſſe voſtre fille avec gloire; vous ſçavez la paſſion que je luy ay témoignée, je ne veux, ny ne dois dire ce qui m'empeſche preſentement, mais contentez-vous que mes yeux ſont mes témoins, que l'infidelité qu'elle m'a faite; ne ſe peut ſouffrir & que je n'en puis douter; au reſte prenez tel pretexte qu'il vous plaira pour la rupture de noſtre Mariage, j'y donne les mains contre tous mes intereſts; dites que vous m'avez mépriſé, j'y conſens par le reſpect que

je conſerve pour vous & par le ſouvenir de la grande affection que j'ay euë pour elle ; & ſur tout croyez que l'eſtime que jay pour vous ſuffit pour me donner un grand déplaiſir de ne pouvoir plus eſtre voſtre gendre : le Duc fit tout ce qui luy fut poſſible pour découvrir le veritable ſujet qui ſeparoit le Comte de ſa fille, mais quelques ſoins qu'il y prit, le Comte garda ſa parole inviolablement à ſon Rival ; le Duc pourtant s'en retourna fort perſuadé de la faute de ſa fille ; & tout ce que le Comte fit pour ne la luy point expliquer, la luy perſuada bien davantage : il avoit naturellement mauvaiſe opinion des femmes, comme celuy qui ſe crut trompé de la ſienne propre : car ce fut ſur un ſoupçon pareil à celuy qu'il prit contre ſa fille, qu'il fit aſſaſſiner le Duc d'Orleans ſon Couſin Germain, comme l'Hiſtoire en eſt connuë de tout le monde ; Ce qui fut la ſource de toutes les miſeres, qui deſolerent la France pendant tout ce mal-heureux regne.

regne. On ne peut donc s'imaginer en quels termes, il apprit à sa fille la cause qui luy faisoit perdre son Amant, & il est encore plus aisé de se figurer quel deût estre la douleur de cette Princesse lors qu'au moment que son pere luy faisoit un si funeste message, un Gentil-homme du Comte luy vint apporter cette lettre.

Apprenez que la trahison que vous m'avez faite, m'est connuë, & n'attendez plus en m'épousant de faire d'un Amant qui avoit la derniere soûmission pour vous un Mary aussi credule & aussi complaisant que vous le devez souhaiter. Plust au Ciel que ie fusse encore dans l'ignorance où i'ay esté si long-temps, que n'ay-ie esté sans yeux

quand i'ay esté témoin de vostre honte, ou que ne puis-ie encore l'oublier; Mais puis que cela ne se peut, laissez-moy reprendre une fois ce que ie vous avois donné imprudemment; l'infidelité que vous m'avez faite, iustifie la mienne; & ie fais par raison ce que vous m'avez fait par la plus grãde lâcheté du monde. Triomphez pourtant encore de celle que i'ay pour vous: il est vray que malgré tous les suiets que vous me donnez de vous detester; ie me sens encore plus affligé du tort que vous vous estes fait, que ie ne le suis des cruels déplaisirs que vous

tauſez, quoy qu'ils ſoient ſi grands que ie n'en attende pas moins que la mort.

Le Duc de Bourgogne qui prit cette lettre des mains de ce Gentil-homme, & qui la leut luy-meſme à ſa fille, acheva tellement de ſe perſuader qu'il falloit de neceſſité que le Comte eût un juſte ſujet de ne la point épouſer, que des-lors il entra en une ſi furieuſe colere contre elle, qu'il ne la pouvoit ſouffrir; le triſte eſtat où elle parut à ſes yeux apres la lecture de cette lettre ne le pût fléchir, bien que ce Gentilhomme qui la luy avoit apportée, l'euſt veu tomber évanoüie ſur un lit, prés duquel elle eſtoit aſſiſe, il s'en retourna promptement le dire à ſon Maiſtre qui ne parut pas ſi inſenſible. Le Comte ſe croyoit mortellement offencé de cette Princeſſe; mais il avoit une inclination ſi forte pour elle, qu'il fut touché de ſa douleur; & ſi ce ne fut pas au point qu'il le fut depuis, ce fut toûjours beaucoup da-

vantage qu'il ne l'avoit pensé, des justes sujets qu'il croyoit avoir de la haïr ; Mais ce fut bien autre chose lors qu'ayant appris que son pere l'avoit mené à la campagne, il sçeut qu'elle estoit dans une extreme douleur, & qu'enfin quatre jours apres on luy vint dire qu'elle estoit morte de déplaisir. Lors qu'il vit que le Duc son pere fit apporter son corps dans un cercueil de plomb, & la fit deposer dans la Chapelle d'une Eglise qu'il avoit choisie pour cela, cependant qu'on rendoit à son effigie les honneurs qu'on a de coûtume de rendre aux personnes de sa naissance, ou jusqu'à ce qu'on eût preparé ce qui estoit necessaire pour l'emporter au lieu destiné pour sa sepulture. Ce triste Amant continuant neanmoins dans son ressentiment avoit honte de sa douleur ; mais comme si sa propre douleur au contraire eust eu du sentiment, il semble que plus il la vouloit méconnoître, plus elle prenoit de plaisir de le tourmenter ; il fuyoit les regards du Duc

qui luy reprochoit la perte de ſa fille : il fuyoit toutes les choſes qui le pouvoient faire ſouvenir de ſa felicité paſsée, & il ſe plaiſoit plus volontiers auprez du cercueil de cette Princeſſe qu'en quelqu'autre lieu que ce puſt eſtre, il le regardoit avec des yeux mêlez de dédain & de colere, & il ne pouvoit pourtant s'en approcher ſans le moüiller d'un torrent de larmes. Helas ! diſoit-il, un jour en ce funeſte eſtat, qui l'a jamais éprouvé juſqu'à moy, que c'eſt une affliction extreme, de ne pouvoir s'affliger avec honneur; Ingratte, qui m'eſt plus cruelle mille fois apres ta mort que tu ne l'as eſté de ton vivant; donne-moy le moyen de te pleurer, ou celuy de ne m'affliger point de ta perte ! Que dis-je, inſensé que je ſuis, cette perfide n'a-t'elle pas fait pour cela tout ce qui eſtoit en ſon pouvoir, & ſon infidelité ne me donne-t'elle pas de ſujet de l'oublier, ſans toy cruel Amour, qui ne peut abandonner mon cœur ? Que veux-tu de moy, tyran inhumain ?

Quelle bizarrerie eſt pareille au caprice que tu n'as ce me ſemble jamais eu que pour m'affliger. Et où jamais juſques à moy as-tu pris plaiſir de conſerver ton feu dans les cendres d'une infidele ! Ce deplorable Amant eſtoit dans ces triſtes pensées prez de ce funeſte cercueil, quant à la lueur des lugubres flambeaux, dont il eſtoit ſeulement éclairé, ce lieu obſcurcy d'une nuit épaiſſe, & plus encore de la tenture noire qui l'enfermoit, il vit le Duc de Clarence s'approcher de luy, pâle & ſans couleur, luy montrer un poignard qu'il tira du fourreau, & preſque en meſme temps luy addreſſer ces paroles : Ah Prince, que tu es encore bien plus mal heureux que tu ne crois ! mais ſi ton mal-heur eſt tel, que rien au monde ne le peut reparer; il n'eſt pas juſte que tu demeures plus long-temps ſans vengeance, ny cette belle Princeſſe ſans victime. Perce, perce ce cœur de ce poignard que je te preſente, voicy le lieu où ſe doit faire le juſte ſacrifice que tu dois à la

beauté que tu as mise au cercueil par ta credulité ; & tu ne peux moins faire pour appaiſer ſes manes, ou pour contenter ta douleur, que de luy immoler le traître qui t'a ſeduit. Le Comte eſtoit ſi aveuglé de ſes larmes, & ſi poſſedé de ſon propre déplaiſir, qu'à peine la triſte veuë de ſon Rival le pût faire revenir ; & ces paroles trouverent encore ſon eſprit ſi hors de ſon aſſiete qu'il l'y avoit dêja quelque temps que le Duc avoit ceſsé de parler; que tout immobile & tout interdit il ne pouvoit ouvrir la bouche pour luy répondre: s'il jettoit les yeux ſur ceux de ſon Rival, il les voyoit ſi égarez qu'il n'oſoit croire ce qu'il luy entendoit dire ; & le trouble où il le voyoit, le mettoit ſi hors de ſoy-meſme, que ne pouvant trouver de paroles pour s'exprimer, il ſe contentoit d'examiner les actions & le diſcours de ce Duc, avec un étonnement qui approchoit de la ſtupidité, quand enfin cet autre mal-heureux, qui par la veuë de ce cercueil ſentoit redoubler

les juſtes remords que luy donnoit l'horreur de ſon crime, ne pouvant reſiſter à ces tranſports qui ne luy propoſoient que la mort : Et pour obliger ſon Rival à la luy donner, il recommença à l'en preſſer de cette ſorte. Que tardes-tu, Prince, & qui te rend ſi inſenſible à l'offence que je t'ay faite, ſi tu es encore à ſoupçonner ma lâcheté, apprens-la par ma propre bouche, puiſque le deſeſpoir où je ſuis, ne te l'a peut découvrir ; mais pour ayder à ma bouche à te faire une confeſſion pleine de tant d'infamies, détourne de moy ces regards qui me couvrent d'horreur & de confuſion; ou pluſtoſt ſouffre que je m'addreſſe à ce triſte monument, où repoſent les reſtes de la plus digne Princeſſe qu'il y ait jamais eu dans l'univers. Pardon, pardon, ô cendres chaſtes & pudiques, non pour le crime que j'ay commis contre voſtre innocence, car je confeſſe qu'il n'en merite point; mais, pardon, ſi tout noircy que je ſuis de la plus grande lâcheté qu'on

puiſſe commettre, j'oſe approcher de la plus pure & de la plus vertueuſe perſonne que jamais le Ciel ait fait naiſtre. Ecoute ô trop credule Rival, écoute & apprends que tout ce que je t'ay dit, eſt faux : je ſuis un traiſtre, un lâche, un impoſteur ; j'ay ſuppoſé les lettres que je t'ay montrées, elles ſont fauſſes comme ces faveurs dont tu m'as cru poſſeſſeur, je n'en ay eu que l'apparence ; & cette vaine apparence te prive de celles que tu avois meritées. N'attends pas que je te die rien qui te puiſſe fléchir, je me ſuis mocqué de ta ſimplicité, j'ay corrompu les domeſtiques de ta maiſtreſſe, je t'ay fait ſoupçonner ſa vertu par le plus noir artifice qu'un deteſtable amour puiſſe inventer ; Enfin je ſuis cauſe de la mort que tu luy as donnée. Croy, s'il le faut, pour porter ta main à percer ce cœur infidele qui te ravit tant de bon-heur, & te plonge dans de ſi grande miſere ; crois, dis-je, que je le ferois encore ſi c'eſtoit à recommencer, & que

j'ayme mieux ta Maiſtreſſe dans ce cercueil qu'entre tes bras. Croy encore davantage de ma malice, s'il ſe peut, & s'il le faut, pour t'obliger à me donner la mort que je ſouhaite. A ces paroles ſi remplies de deſeſpoir, ce Duc fit plus d'effort qu'il n'avoit fait auparavant pour mettre entre les mains de ſon Rival ce poignard qu'il luy avoit déja preſenté, & en le preſſant de s'en ſervir contre luy, il dégraffoit ſes habits, & découvroit ſon cœur avec tant de tranſport que le Comte un peu revenu du ſien, eut quelque apprehenſion qu'il ne s'enfonçaſt ce fer dans le ſein au refus qu'il en faiſoit; & le luy oſtant enfin d'entre les mains, luy répondit de cette ſorte : Quoy, tout ce que tu m'as dit de cette Princeſſe, n'eſt qu'une impoſture! tu as ſceu contrefaire ces lettres; & tout le reſte n'eſt que la ſuite d'un ſi deteſtable artifice! Vn Prince a eſté capable de tant de lâcheté. Ouy, reprit ſoudain ce deſeſperé, interrompant le Comte dans

la peur qu'il eut qu'il ne s'emportaſt dans de trop longs reproches, & en differaſt trop long-temps le coup qu'il attendoit. Ouy, un de mes gens a fait les lettres que je t'ay montrées, une femme que j'ay gagnée chez la Princeſſe a répondu au ſignal que je luy ay donné ; mais cette échelle qu'elle m'a jettée, & cette feneſtre qui m'a eſté ouverte, ne m'ont ſervy que pour demeurer dans la chambre où tu m'as veu entrer, je fus toûjours avec cette femme auſſi pernicieuſe que moy, & j'y fus autant de temps qu'il m'en falloit pour te tourmenter tout le reſte de tes jours, & pour rendre toute ta vie auſſi deplorable que tu as cru ce moment heureux pour moy. Que tardes-tu donc, peut-on te faire une plus grande offence que celle que je t'ay faite, & peut-on la ſoûtenir avec plus d'inſolence. Rends-moy ce fer ſi tu ne veux t'en ſervir contre moy ; mes mains ne me peuvent refuſer ce bon office : & que m'importe enfin de quelle façon periſſe mon ame

qui ne peut jamais attendre de repos. Ha perfide ! reprit le Comte aussi genereux qu'affligé, que ce vain desespoir me fait bien voir la lâcheté de ton cœur. Traistre, sors avec moy d'un lieu dont ton artifice peut estre fait encore ton azile, & viens disputer contre moy ta miserable vie, si tu me veux donner les moyens de me venger. Mais, lâche, ton mesme artifice se découvre jusques en ton faux repentir, & tu ne t'en sers sans doute que pour m'oster le moyen de te faire perir. Va, parce que tu es devenu le plus scelerat de tous les hommes, je ne suis pas devenu ton bourreau. Helas ! repliqua ce mal-heureux estranger ! punis-moy, Prince, si tu le veux, mais n'outrage point un ennemy qui se rend, sortons, s'il le faut ; sortons si le respect t'empesche de prophaner ce Temple par la mort d'un perfide comme moy, ou si ta vengeance ne seroit pas assez publique, viens me sacrifier si tu le souhaite à la face de toute la terre, en quel lieu que mon ame puisse

puiſſe eſtre ſeparée de mon corps, je ne doute point qu'elle n'aille rejoindre cette innocente Princeſſe, ſi toutefois la demeure qui luy eſt deſtinée peut eſtre ouverte à un auſſi mêchant homme que moy : Mais ne penſe point que je ſonge à te fléchir ; ſi j'en avois le deſſein j'en ſçay mieux les moyens ; je pourrois t'alleguer ce que peut l'Amour dans un cœur abandonné au deſeſpoir ; je te prierois de conſiderer ce que c'eſt d'aymer d'une paſſion invincible, & de voir entre les bras d'un Rival la ſeule perſonne qu'on peut aymer ; ſonge, te dirois-je, à ce que tu aurois fait toy-meſme en ma place, ſi le commandement d'un pere euſt fait à mon avantage cette deference qui m'a donné tant de douleur ; mais Prince auſſi cruel à ton tour que je te l'ay eſté, ie ne te demande que la mort, tu peux me la donner avec honneur, & tu ſemble me la vouloir refuſer ! Donne-moy une meilleure cauſe, & tu verras de quelle ſorte j'expoſeray ma vie pour la ſoûtenir. Mais ce

n'eſt point aſſez que des remords où tu me vois ſans que tu me conſeilles d'y ajoûter encore celuy d'avoir attaqué une perſonne que je ne puis haïr que parce que ie luy ay fait la plus cruelle offence qu'on puiſſe imaginer. C'eſt à moy à eſtre ſacrifié à l'innocence de cette vertueuſe Princeſſe; mais c'eſt à toy à vivre pour la publier. Le repentir de ce miſerable Prince eſtoit ſi viſible en toutes ſes actions & en toutes ſes paroles, que quelque ſujet que le Comte euſt de ſe défier d'un artifice qui luy avoit eſté ſi fatal, il ne pouvoit ſe laiſſer emporter tout à fait à la colere qui l'animoit contre luy, mais ne pouvant eſtre inſenſible aux grands ennuis qu'il luy cauſoit, il ne pouvoit auſſi malgré les ſoûmiſſions, où il le voyoit retenir mille paroles qui ſans doute l'outrageoient. Perfide, répondit-il, qui t'a rendu ſi ingenieux à me faire de ſi cruels déplaiſirs, ſi tu m'as dêja ſi méchamment trompé qui m'aſſurera que tu ne me trompes point encore

pour augmenter ma douleur ; & que me ſert maintenant le triſte aveu que tu me fais : Iette, jette les yeux ſur ce lugubre appareil, regarde ce triſte cercueil, voy ſous ce drap noir ce que tu m'as ravy, le deſeſpoir où tu me mets, & le fruit qui t'en revient ; car encore que par ton repentir peut eſtre artificieux comme toy, tu m'oſtes l'unique ſoulagement que ie pouvois trouver dans le plaiſir de me venger: Va ie t'abandonne à tes cruels remors, il m'eſt impoſſible de te rendre plus mal-heureux que moy ; mais ſi mes mal-heurs ſont plus grands que les tiens, du moins ie les ſouffre innocemment, & ſans doute ton cœur eſt trop lâche pour ſçavoir trouver la mort auſſi promptement que ie l'avois trouvée. Viens, ne tardons point davantage en ce lieu, ou du moins n'aide point à augmenter ma miſere dans l'eſtat où tu m'as mis, il ne me reſte plus qu'à mourir, & à me iuſtifier au Duc de Bourgogne, pour ne point retarder le premier ; Viens

promptement m'ayder à m'acquitter de l'autre ; Viens animer ce mal-heureux pere contre ta deteſtable vie ; peut-eſtre le trouveras-tu plus diſpoſé que moy à te l'oſter : Viens-luy rendre l'innocence de ſa fille, & à moy la mienne aupres de luy, ce n'eſt plus que pour cette ſeule action que ie puis prolonger mes iours avec honneur. De ce pas ils allerent enſemble trouver le Duc de Bourgogne, & ils ne le virent pas ſi-toſt que le Comte prenant la parole, luy parla ainſi : Apprenez, Seigneur, apprenez du Duc de Clarence mon infortune & la voſtre, ne pouvant plus ſouffrir vos regards apres le déplaiſir que ie vous ay donné, ne trouvez point mauvais ſi ie vous quitte en ce meſme moment, puiſque ce n'eſt que pour aller chercher une mort qui vous puiſſe bien venger de moy, & me donner le moyen de craindre la Princeſſe voſtre fille. Auſſi-toſt il les laiſſe enſemble, & comme c'eſtoit en un lieu où il pouvoit s'entretenir ſeul ; ce pere qui

portoit toutes les marques de la triſteſſe ſur le viſage, apprit par le repentir, & le deſeſpoir de ce mal heureux, ce que le Comte en avoit appris. Le Duc de Clarence luy raconta au long tout le cours de ſa paſſion, le deſeſpoir où il ſe vit reduit quand il vit les preparatifs du Mariage de cette Princeſſe & de ſon Rival ; & enfin l'inſigne meſchanceté dont il ſe ſervit pour le rompre. Meſme comme il avoit encore les letres contrefaites, il les mit entre les mains de ce Duc, & il fit en ſuitte tout ce qu'il pût pour l'animer contre luy ; Mais comme il ne luy dit preſque que les meſmes choſes qu'il avoit dites au Comte, il eſt ce me ſemble bien plus raiſonnable, que ie n'abandonne point ce mal-heureux Amant dont la douleur eſtoit plus iuſte. Apres avoir quitté le Duc de Bourgogne il ſe retira chez luy dans le dernier abbatement ; de ſorte que ne ſe pouvant ſoûtenir il ſe mit au lit ; la premiere penſée qui luy vint, ce fut d'aller chercher la mort : la

guerre civile eſtoit aſſez allumée devant ſes yeux pour la luy faire rencontrer bien-toſt ; mais comme il craignoit d'eſtre aſſez mal-heureux pour ne pas mourir ſi promptement qu'il le ſouhaitoit, dans une guerre où l'on conſervoit encore quelque choſe d'humain, il reſolut de s'en retourner en Hongrie, où la guerre qui ſe faiſoit contre les infideles, eſtoit encore plus ſanglante, & puis il ne pouvoit ſe reſoudre à demeurer davantage dans un lieu où tout ce qu'il verroit devant ſes yeux, luy repreſenteroit ſon extreme mal-heur. Fuyons, diſoit-il, fuyons ces deteſtables lieux, où toutes choſes me reprochent mon crime : car ne cherchons point d'excuſe ſur la malice d'un Rival, ma credulité ſeule eſt cauſe de ma diſgrace; pouvois-ie ſonger qu'une Princeſſe en qui i'avois connu tant d'honneur & tant de vertu pût eſtre capable de l'action dont on l'accuſoit ? Où avois-ie les yeux, & où ma raiſon s'eſtoit-elle égarée de penſer qu'en un mo-

ment elle auroit changée, & se seroit si honteusement abandonnée à sa passion ? Quelle marque avois-je que mon Rival luy fût tant soit peu agreable dans le temps mesme que j'estois inconnu ? O Ciel de quoy n'est capable un esprit dont l'amour s'est rendu le maistre, & où a-t'on jamais veu que les yeux d'un Amant soient clairvoyant en autre chose qu'à voir son mal-heur ! Ah ! Princesse, que ce qui me reste de jours à vivre, vous va bien venger de la mort que ie vous ay donnée ! Mais, ô mal-heureux que ie suis, puis-ie y penser sans mourir ! A quoy entretenois-ie mon esprit, il n'y a que sept ou huit iours; & dequoy le puis-je entretenir presentement ! Moment trop doux & trop tost passé ! Felicité evanoüie ! bon-heur dont ie n'ay veu que que l'apparence, qui vous peut iamais representer à mon ame ? Ou qui peut iamais vous y representer sans y faire entrer avec vous la rage & le desespoir ? Tombé du faiste de la gloire

en l'abiſme de miſere, par où jamais me relever ; la vie peut-elle eſtre agreable à quiconque a perdu par ſa faute la ſeule perſonne qu'il pouvoit aymer ! & qui a fait mourir ſa maîtreſſe de déplaiſir; mais une maiſtreſſe aymable ſur toutes choſes, & qui n'eſt morte que pour avoir trop aymé ? Si quelqu'un maintient que l'eſperance n'abandonne iamais les plus mal-heureux, qu'il vienne icy, qu'il vienne icy me montrer celle dont ie puis flatter mon deſſein deplorable. Divine Princeſſe vous eſtiez ma joye & mon eſpoir, & l'un & l'autre auſſi eſt dans le tombeau avec vous. C'eſt là qu'il faut que ie les cherche ſi ie les veux trouver, & s'il m'eſtoit permis de me faire mourir par mes mains, vous verriez bien-toſt que ie n'en eſpere point ailleurs. C'eſtoit dans ces triſtes penſées que ce malheureux Prince paſſoit les iours & les nuits ; ſon imagination n'eſtoit remplie que du cercueil de ſa Princeſſe, & il ne ſe propoſoit point d'autre

plaisir que celuy qu'il esperoit en trouvant la mort ; en effet son dessein estoit dêja pris d'aller en Hongrie pour n'en revenir iamais ; même comme à cause de son déguisement, il contremanda dés le temps qu'il estoit en Bourgogne son équipage qui s'en venoit apres luy, & qu'il le fit demeurer dans une ville d'Allemagne : Et comme ce ne fut que depuis que son mariage fut resolu qu'il crut le devoir faire revenir, il donna dés ce iour mesme les ordres qu'il crut necessaires, pour faire qu'il l'attendit en cette ville, faisant écrire à celuy qui le commandoit, qu'il le verroit dans peu de iours. Le Bourguignon qui sçeut son dessein le vint voir. Toute la vie de ce Duc n'estoit que politique, il avoit l'ame remplie de tant d'ambition & de si grands dessein que le Comte ne s'étonna point de ne le pas voir affligé au point qu'il le devoit estre pour avoir perdu sa fille, & une fille aussi honneste & aussi aymable que

l'eſtoit la Princeſſe, & dit au Comte qu'il venoit pluſtoſt pour le conſoler que pour recevoir des conſolations de ſa part ; & comme dans ce Mariage il n'avoit iamais regardé que ſes deſſeins qui trouvoient un grand intereſt en uniſſant ſa maiſon avec celle de Bourbon, il propoſa au Prince que s'il avoit eu une ſi forte paſſion pour ſon alliance, comme il l'avoit teſmoigné, il ne tiendroit qu'à luy, que la meſme union ſe fit encore entre eux, puis qu'il avoit encore une fille qui eſtoit aiſnée de celle qu'il avoit aymée ; que bien qu'elle fût vefve du Dauphin, & que par conſequent elle duſt diminuer de ſon rang par un ſecond Mariage, il l'obligeroit pourtant d'y conſentir, pour luy témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne. Le Comte le remercia civilement de ces offres : Mais il luy répondit que dans l'eſtat où il eſtoit, il ne ſongeoit qu'à trouver la mort, qu'il rendroit cette Princeſſe qu'il luy

vouloit faire l'honneur de luy donner, trop mal-heureuſe en la faiſant femme d'un homme qui ne pouvoit eſperer de ioye au monde; & il luy repeta ſur ce ſujet comme quoy ſon voyage d'Hongrie eſtoit reſolu. Le Duc fit ce qu'il pût pour l'en détourner; & enfin voyant qu'il n'y avoit pas de moyens, & que dés le iour ſuivant il vouloit partir; pour le moins, luy dit-il, puiſque ie n'ay pas aſſez d'eloquence pour vous faire agreer mon alliance par un autre Mariage, que ie vous faſſe voir la Princeſſe que ie vous voulois donner, ie luy avois fait eſperer en venant icy, que vous ſeriez ſon mary, & comme elle y trouvoit beaucoup de ſatisfaction, ſi elle perdoit un peu de ſon rang, vous ne pouvez moins faire que de l'en venir conſoler vous meſme. Auſſi bien en l'eſtat où elle eſt pour la douleur qu'elle a de la mort de ſa ſœur, vous ne ſçauriez de bonne grace luy refuſer une viſite. Le Comte n'avoit ia-

mais veu cette Princeſſe parce que durant ſon enfance elle fut toûjours en Bourgogne, & qu'elle fut mariée au Dauphin du temps qu'il eſtoit en Hongrie & que depuis ſon veuvage elle s'eſtoit enfermée dans un Monaſtere aſſez loin de Paris ; mais depuis deux iours le Duc l'avoit fait revenir aupres de luy pour le conſoler du déplaiſir que ſa Cadette luy cauſoit, & en effet cette ieune Veufve avoit la reputation d'avoir beaucoup de merite. Le Comte qui avoit oüy dire qu'elle n'eſtoit guere moins belle que celle dont il regrettoit la mort, & que meſme elle luy reſſembloit, s'imagina que le Duc qui ſouhaittoit fort de l'avoir pour gendre eſperoit qu'il ſeroit touché de la beauté de cette Princeſſe dont il luy parloit, & dans cette penſée, il luy répondit, qu'en l'eſtat où il eſtoit, il ſe croyoit bien incapable d'eſtre regretté par une ſi belle perſonne, mais plus encore d'eſtre touchée de quoy que ce puiſſe eſtre, qu'à

qu'à peine il eſperoit pouvoir donner quelque conſolation en ayant tant de beſoin luy-même ; mais que pourtant il le croiroit & le ſuivroit à l'heure même s'il le ſouhaitoit, puis qu'il vouloit employer le reſte du jour à ſon départ : Le Duc luy repartit qu'il ne pouvoit pas l'y mener à l'heure preſente, parce qu'il avoit une affaire qui l'appelloit ailleurs ; mais il luy donna rendez-vous chez luy à deux heures de là, & le Comte ne manqua pas de s'y rendre, comme un homme qui n'avoit que ſon départ en l'eſprit, & qui vouloit ſe retirer de cette viſite, comme d'une affaire où il trouvoit de la peine. Qui peut donc concevoir ſon étonnement ! quand au lieu de cette Princeſſe aiſnée de ſa Maîtreſſe, & au lieu d'une perſonne vêtuë de dueïl comme il croioit la trouver, le Duc l'ayant fait paſſer dans une chambre magnifique, luy fit voir ſa Maîtreſſe même dans le plus grand éclat qu'il

l'eut jamais veuë, puis que c'eſtoit dans tout ce riche appareil qui avoit eſté deſtiné quelques jours auparavant pour la ceremonie de ſon mariage : en effet c'eſtoit elle-même ; & le Duc n'avoit feint cette affaire qui le devoit occuper deux heures, que pour donner à cette Princeſſe le temps de ſe parer & pour l'en venir avertir, afin de ſe joüer un peu de ce pauvre Amant, en échange du mal qu'il leur avoit causé par ſa credulité ; & la Princeſſe vouloit bien contribuer à cette douce vengeance ; & bien qu'elle fût parée le plus ſuperbement qu'elle eût jamais eſté, & que les perles & les diamans dont elle eſtoit toute couverte ébloüiſſoient les yeux de tous ceux qui la regardoient, ce Prince s'attacha moins à tout cet ornement qu'à ſa grande beauté : il fut ſi ſurpris de la voir qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour dire une ſeule parole ; il crut que ce n'eſtoit qu'un ſonge que tout ce qu'il voyoit ; & ce ne

fut enfin qu'apres un long eſpace que le Duc de Bourgogne luy pût faire comprendre que ſes yeux ne le trompoient point, & que ce qu'ils luy repreſentoient eſtoit veritable : Ce Prince ſanguinaire & violent luy confeſſa qu'il fut ſi pleinement perſuadé par le diſcours qu'il luy tint, quand il luy propoſa la rupture de ſon mariage, & par la lettre qu'il écrivit à ſa fille qu'il faloit neceſſairement qu'elle eût fait quelque grande faute contre ſon honneur, que concevant beaucoup d'horreur pour elle, & ne voulant point donner cet avantage ſur ſa famille à ſes Ennemis qui tâchoient de le décrier en toutes choſes : d'abord il ne reſolut pas moins que de tenir la choſe ſecrete & de la faire mourir par le fer ou par le poiſon, que neanmoins comme ſe vint à l'execution, il en fut empêché par la force du ſang;mais enfin au lieu de cela ayant reſolu de ne la voir jamais, il avoit prit le deſſein de feindre ſa mort

comme il le fit, & de l'envoyer dans un Monaſtere ſi loin que jamais on n'eût ouy parler d'elle ; c'eſtoit dans l'extremité des dix-ſept Provinces qui eſtoient preſque toutes à luy, & cet homme qui avoit fait tant de ſeditions & de meurtres pour ſes deſſeins, n'eſtoit pas pour eſtre touché des larmes de ſa fille, qui ſelon ſa pensée ruinoit par une mauvaiſe conduite un mariage qu'il croyoit ſi avantageux à ſes projets. Cependant comme il croyoit la choſe facile à executer apres avoir aſſuré le bruit de ſa mort par ce voyage qu'il feignit à une maiſon de la campagne où tous ſes domeſtiques crurent qu'il l'avoit menée & qu'elle y étoit morte, comme en effet perſonne n'en pouvoit douter apres les honneurs qu'il fit rendre à ſon effigie & à ſon vain tombeau, il ne s'eſtoit point hâté de l'envoyer, car preſque toute la France eſtoit en armes, & les lieux par où il la vouloit faire paſſer, eſtoient couverts de troupes

contraires à ſon party, il l'avoit enfermée dans un lieu de ſon Palais dont luy-ſeul & une perſonne qui luy portoit à manger, avoient connoiſſance. Le Comte demeuroit dans un étonnement indicible en apprenant toutes ces choſes, & voyant enfin les douleurs qu'il avoit causées à ſa Maîtreſſe & le peril où ſa conduite l'avoit exposé, il en eſtoit dans la derniere confuſion, il ſentoit une grande joye & un grand déplaiſir tout à la fois de l'avoir miſe dans un ſi pitoyable état, & de l'en avoir enfin retirée; & il n'y avoit rien qu'il ne luy dît pour tâcher de luy en demander pardon; elle en fit un peu de difficulté, mais enfin elle le luy accorda avoüant que la tromperie du Duc de Clarence avoit eſté ſi bien conduite, qu'il eſtoit mal-aiſé qu'il n'en eût pas eſté ſurpris. Le Comte de Clermont apprit encore du Duc de Bourgogne que comme ce perfide étran-

ger remit les lettres contrefaites entre ſes mains, & qu'il les porta à ſa fille incontinent apres qu'il l'eut quitté : la moderation de cette Princeſſe fut ſi grande quand il luy raconta toute cette avanture, que prenant ces lettres & les conſiderant, toute étonnée d'un ſi noir artifice, elle ne répondit autre choſe apres les avoir leuës, ſinon que ſi le Duc de Clarence luy avoit voulu oſter de ſon honneur, du moins il luy avoit voulu donner de l'eſprit en recompenſe, puis qu'elle croyoit que les lettres eſtoient meilleurs que ſi elle-même les eût faites : cette grande ſageſſe & les charmes que le Comte admiroit en cette divine Princeſſe, le mettoient dans un état qui ne peut eſtre compris que par ceux qui ayant eſté dans un ſi grand mal-heur que luy, ſe pourroient revoir dans la même felicité. La veuë ſeule de ſa Maîtreſſe le tranſportoit, le ſouvenir de ſes déplaiſirs paſſez

rendoit ſa joye ſi grande qu'il ne la pouvoit contenir ; toutes les actions de la Princeſſe luy donnoient de l'admiration, & tout ce qu'il entendoit dire de la conſtance qu'elle témoigna pendant ſa diſgrace, luy faiſoit reconnoître l'innocence de ſon ame & ſa force avec un raviſſement qui ne ſe peut dépeindre : il ſçeut encore que ce fut par l'ordre de la Princeſſe que le Duc ſon pere fit éprouver ſa fidelité en luy propoſant un autre mariage ; & comme elle n'avoit pas ſujet d'eſtre mécontente de luy en ce point ce fut ce qui luy aida un peu à faire ſa paix. Toutes choſes ayant donc eſté preparées pour leur mariage, on ne le differa pas long-temps ; le Duc de Clarence en fut témoin pour ſa punition, & il vécut depuis fort miſerable ; mais dans un ſi grand repentir de ſa lâcheté, que le Duc de Bourgogne, la Princeſſe, ſon Amant en eſtant les ſeuls témoins ne voulurent

point le des-honorer & n'en dirent jamais rien : le peuple qui attribuoit toutes les actions du Duc à ſon ambition fit de differens jugemens ſur le faux bruit qui courut de la mort de ſa fille, mais perſonne ne donna au but. L'Hiſtoire de ces Amans fut pourtant écrite dés ce temps-là, & il n'y a que fort peu de temps qu'elle a eſté trouvée en Auvergne dans un vieux Château qui a appartenu long-temps aux Ducs de Bourbon : Le Comte de Clermont eſtoit le chef de cette illuſtre Maiſon par la mort de ſon Pere ; & enfin ce genereux Prince ayant connu l'inſolence des Anglois fut un de ceux qui la combattit avec plus de chaleur, ce fut luy qui termina enfin les differens de la Maiſon de Bourgogne avec le Dauphin, qui fut depuis le Victorieux Charle ſeptiéme : il vécut long-temps avec l'illuſtre Princeſſe qu'il avoit ſi bien meritée, comme on le voit encore

par la genealogie de cette Maiſon qui ſe peut vanter d'eſtre la premiere du monde, il trouva avec elle cette paix que par ſes travaux & par ſon addreſſe plus que par tout autre moyen la France trouva elle-même apres tant de miſeres.

FIN.

#11058

QC
173.17
.A1
A14
1979
c.1

8862182
04 FE 2011